

# **REVUE DE PRESSE**

**UN SIECLE DE BRAVADES A SAINT-TROPEZ**

**Mai 1899 – Avril 1999**

**DC 2015 – 2018**

Les articles sur la bravade de Saint-Tropez dans la presse nationale sont peu nombreux au 20<sup>e</sup> siècle mais tout de même représentatifs des différentes appréciations des journalistes et par la même du public sur cet évènement.

Les douze exemples qui suivent commencent à la toute fin du 19<sup>e</sup> pour se terminer en 1999, leur point commun est la présence d'illustrations photographiques. Il n'est pas interdit de penser que des relations plus anciennes aient pu exister, mais, les difficultés d'accès à Saint Tropez font que ces articles ne paraissent en général que dans la presse locale\* ou au mieux provençale en particulier celle parue dans recueil de poésie mensuel « Sous les Oliviers de Provence » par Hyppolite MAQUAN vers 1860, et celle en 1895 par Louis HENSELING parue dans les « Petites Annales de Provence » ces parutions n'entrent donc pas dans la catégorie de la presse nationale mais qui par leur ancienneté et leur description de la bravade tropézienne sur le vif méritent une chronique à elles seules.

Dans un autre registre que journalistique mais néanmoins conçue pour paraître sous forme de feuilleton de presse\*\*, on note l'évocation qu'en a faite Jean AICARD dans « Maurin des Maures » en 1908. Ce récit est romancé jusqu'à à la limite du burlesque, l'exactitude du rituel n'ayant semble-t-il pas été la préoccupation de l'auteur.

Feuilleter ces articles écrits tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, ne présente pas seulement l'intérêt de voir l'évolution de la commémoration et en pointer les quelques différences, mais aussi, par transparence, nous livre des histoires d'amour entre l'auteur, qui souvent ne sont pas de simples journalistes, et la petite ville de Saint-Tropez. La bravade n'est alors qu'un faire-valoir spectaculaire pour parler du pays aimé.

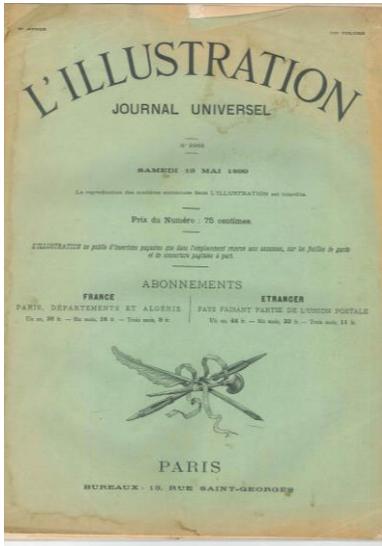
Entre les années 1960 et 2000 la bravade n'est plus attractive pour les journalistes de presse populaire en manque de papier, le show-biz offrira des sujets bien plus sulfureux... Toutefois la tradition de la bravade est remise à l'honneur de temps à autre par une presse plus spécialisée.

*\*On note que le premier article de presse nationale s'intéressant à Saint Tropez ne parut qu'à l'occasion de l'inauguration de la statue du Bailli de Suffren, par George BELL, qui croit-on prêta son nom à Alexandre DUMAS qui assistait à cet évènement réunissant des personnalités de premier plan le 4 avril 1866 (L'illustration et le Monde illustré)*

*\*\*Prévu initialement en feuilleton pour « LE FIGARO» (1901) le roman ne paraîtra jamais dans ce journal mais directement sous forme de volume en 1908 édité par FLAMMARION.*

## I. L'ILLUSTRATION

(n°2933–13 mai 1899)



C'est le précurseur des grands magazines d'actualité, qui a sut pendant une assez longue période adapter sa diffusion aux techniques d'édition et de communication, de la gravure à la photogravure et la photo en couleur. L'hebdomadaire a traité pendant près de 100 ans les grands sujets de société, la politique, l'économie, et devait son insolente prospérité à une gestion avant-gardiste de la réclame. René Baschet son initiateur créa un empire qui s'éteindra au lendemain de la 2<sup>e</sup> guerre.

C'est la seconde fois en 30 ans que le titre s'intéresse à Saint-Tropez, la première fois en 1866 un article signé GB (George Bell ? – Gravure de Pharamond Blanchard)

L'article intitulé sobrement LA BRAVADE DE SAINT TROPEZ, signé Ernest BOUSSON se révèle objectif et complet avec un rappel de la légende du saint patron, un court historique exempt d'erreur, une description précise de l'évènement avec sa chronologie complète, même les « joies » sont évoqués, ainsi que le poids de poudre consommé (500 kgs)

Le journaliste s'est généreusement inspiré du premier coutumier des bravades de LALLY et CONDROYER (1888). En effet la description du salut est une reprise du texte de la page 22 de cet opuscule.

Les photographies de LEROY montrent les phases les plus importantes de la bravade : l'état major avec le capitaine de ville 1898 Joseph MASSEL sur le port, le défilé place de la mairie et la procession du 17 mai, il n'y a pas ici de volonté de faire dans le spectaculaire. Sur le port autour du saint et du clergé les tropéziens sont représentés. Les dames ont mis leurs plus beaux atours suivant la mode contemporaine, ce qui indique qu'à cette époque la bravade suivait son rite immémorial axé seulement sur la commémoration et le culte du saint patron. On ne sent ici aucune préoccupation de résurgence culturelle provençale au travers de l'habillement des participants.

## LA BRAVADE DE SAINT-TROPEZ

Parmi les fêtes patronales de la Provence, l'une des plus curieuses est la *Bravade de Saint-Tropez* (Var).

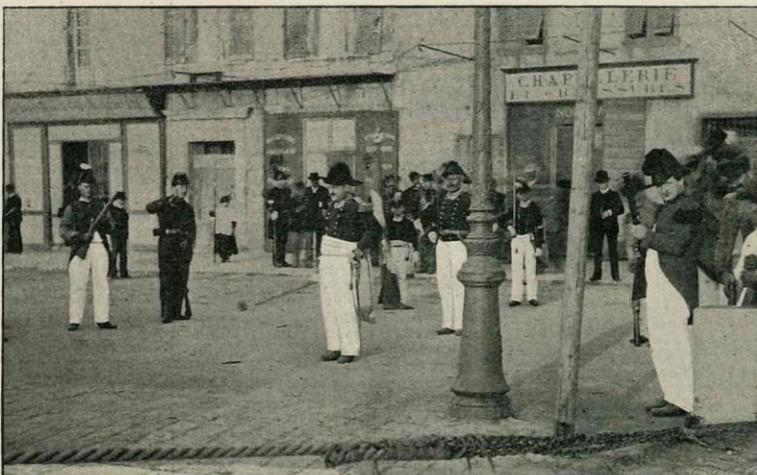
Instituée, dit-on, dès le dixième siècle, pour commémorer l'expulsion des Sarrasins dont les incursions avaient désolé le pays, cette fête patriotique n'a rien perdu de son éclat ni de sa gaieté. Elle est consacrée au patron de la ville, saint Tropez ou *Sant Troupé*, dont la légende, soigneusement entretenue, n'est pas exempte d'originalité poétique.

Saint Tropez, officier à la cour de Néron, fut décapité à Pise pour s'être converti à la foi chrétienne. Son corps, placé dans une barque sur l'Arno, et veillé par un coq et par un chien, serait venu un beau jour, après un assez long voyage, aborder à la ville romaine de *Heraclea Caccabaria* (la marmite d'Hercule) qui porta désormais son nom.

Les Troupéziens prêtent à leur patron une réelle puissance sur laquelle il ne ferait pas bon d'élever trop ouvertement des doutes. C'est lui qui leur permet de débarrasser leur pays de l'oppression des Sarrasins, et de repousser les Espagnols.

Aussi, chaque année, à la mi-mai et à la mi-juin, aux deux dates commémoratives de ces brillants faits d'armes, s'organise la *Bravade* en l'honneur du saint, protecteur de la cité.

La Bravade du mois de mai est la plus importante. Elle dure deux jours, le 16 et le 17.



Le salut de la Pique.



Le défilé.

Elle commence à 9 heures du matin par la promenade des « joies », échappés de soie de différentes couleurs, nouées à des bâtons fleuris, de ces enfants promenant au son des fifres et des tambours.

A 2 heures de l'après-midi, se forme le rassemblement de la Bravade, sous les ordres du *Capitaine de Ville*, commandant en chef. Ce capitaine de ville est l'héritier éphémère des pouvoirs conférés, depuis le seizième siècle jusqu'à Louis XIV, à ses illustres devanciers qui avaient pour mission « de garder la ville de jour et de nuit contre les ennemis ».

Le capitaine de ville est élu le lundi de Pâques par le Conseil municipal. Il est secondé dans son commandement par un *major*, un *lieutenant* et un *porte-enseigne*. Le capitaine et son état-major portent aujourd'hui le costume d'officiers de marine, grande tenue, agrémenté d'un hausse-col et d'un bicorne à plumes noires. Le corps des *bravadeurs* est composé d'une vingtaine d'hommes portant l'habit bleu foncé à la française, orné d'une large bande écarlate et d'épaulettes de la même couleur. Ils sont également coiffés d'un bicorne à plumes. Ils ont tous le pantalon blanc. Leur armement consiste en un antique tromblon dont ils font un usage immodéré. A chaque bravadeur est adjoint un porteur, muni d'un sac, pour l'approvisionnement de poudre — et ce n'est pas une sinécure — 500 kilogrammes de poudre environ se consomment à l'occasion de cette cérémonie.

Au corps des bravadeurs viennent se joindre les anciens marins et inscrits maritimes qui reprennent leur uniforme et leurs armes et se montrent tout heureux de participer à la fête.

Les corps de la Bravade étant rassemblés devant l'Hôtel de Ville, le maire, ceint de son écharpe, remet au capitaine de ville la *pique*, insigne de son commandement. A ce moment les tambours battent aux champs.

Le cérémonial de cette opération de la *prise de la pique*, comme de toutes les autres, est réglé d'une manière précise et il existe une sorte de théorie de la bravade dont il n'est pas permis de s'écarter. Cette

théorie est même d'une rigueur excessive sur certains points, notamment quand elle dispose que le capitaine ayant reçu la pique « s'avance seul *majestueusement* vers le maire... »

Le capitaine de ville exécute le premier salut de la pi-

que qui est suivi d'une décharge générale de mousquets. La *prise du drapeau* qui a lieu aussitôt après la prise de la pique s'effectue dans les mêmes conditions.

Aussitôt après, le défilé commence, tambours en tête devant les autorités municipales, puis les corps de Bravade reprennent leurs places respectives et le clergé arrive à son tour sur la place de l'Hôtel de Ville où a lieu la *bénédiction des armes*. Feu général.

Les corps de la Bravade se rendent ensuite à la Paroisse, dont le clocher retentit d'un carillon interrompu. On y prend le saint et on le conduit sur la place de l'Hôtel de Ville où il reçoit les saluts de la pique et du drapeau. Nouvelle décharge de mousqueterie.

Le cortège se forme alors et se met en marche dans l'ordre suivant. En tête la musique municipale, suivie du maire, des adjoints, des délégués du Conseil municipal, du Capitaine de ville et de son État-major. En file, sur les côtés, les Bravadeurs et les marins. Puis vient le saint, porté par des hommes en tunique blanche, escorté de ses *gardes-saint* en tenue de grenadiers et précédé par un groupe d'enfants portant la barque où est étendu le corps de saint Tropez avec le coq et le chien de la légende.

Quand le saint a été ainsi promené par toute la ville, décorée d'arcs de triomphe, on le reconduit à l'église.

La seconde journée débute par la messe dite *des Mousquetaires*, à laquelle assistent tous les corps de la Bravade. Après la messe a lieu une procession à laquelle les femmes sont admises et la fête se clôture par la *Grande Bravade*, analogue à celle de la veille.

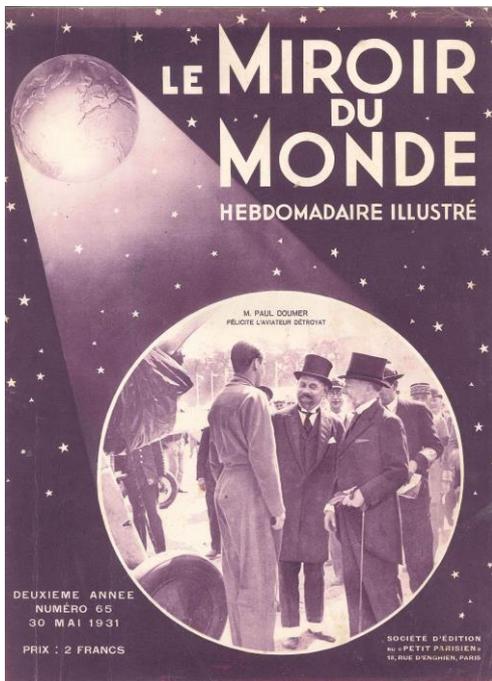
Enfin, à minuit, la Pique et le Drapeau sont « remis » aux autorités avec le même cérémonial que pour leur prise de possession.

La Bravade est terminée. Spectateurs et bravadeurs rentrent chez eux, couverts de poussière, assourdis par les détonations, mais satisfaits quand même du plaisir qu'ils ont pris.

[ERNEST BOUSSON.]



Le cortège de la Bravade. — Photographies H. Leroy



## II. LE MIROIR DU MONDE

(n°65 – 30 mai 1931)

Cet hebdomadaire est paru initialement comme complément au « PETIT PARISIEN » à la veille de la grande guerre pour disparaître momentanément à son achèvement. A l'époque l'intérêt évident de la population pour ce cataclysme en cours laissait la place pour un bon nombre de publications illustrées dont « L'ILLUSTRATION », « LE PANORAMA » etc... On constate que le massacre terminé ces titres ont eu du mal à survivre c'est le cas du MIROIR. Pourtant il réapparut en 1930, peut-être grâce à la technique photographique mieux maîtrisée et surtout à la demande des annonceurs publicitaires qui pouvaient faire vivre un journal. Il apparaît que l'aventure ne dura pas plus de 6 ou 7 ans, on ne retrouve pas d'exemplaire au-delà de 1936.

En date du 30 mai 1931 l'article plein de verve, rédigé par Victor TUBY (garde-saint et capitaine de Ville 1925) décrit la bravade de cette année là conduite par Joseph CLAMON.

Prénommé Joseph-Noël et né un... 24 décembre (1888), CLAMON est un tambourinaire et musicologue avignonnais, fils de Philippe CLAMON fondateur de la première société de tambourinaires créée à cette époque dans la Cité des Papes, il était lié à la famille maternelle du poète et félibre Frédéric MISTRAL. Il semble que c'est auprès des maillanais que cet ancien joueur de fifre s'initia aux instruments provençaux. <http://tambourin-forum.xooit.fr/t307-Valse-SUZETTE.htm>  
[http://old.arcade-paca.com/print.php3?id\\_article=3226](http://old.arcade-paca.com/print.php3?id_article=3226) .[www.youtube.com/watch?v=gWfccatlib0](http://www.youtube.com/watch?v=gWfccatlib0)

CLAMON a certainement été introduit dans le petit milieu des bravadeurs tropéziens grâce à l'intermédiaire de Victor TUBY, cannois, tropézien d'adoption, bravadeur depuis une bonne dizaine d'années déjà. \*

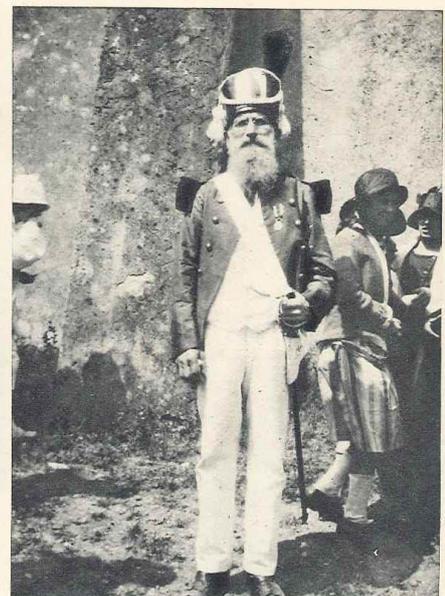
## LA BRAVADE DE SAINT-TROPEZ



DEUX BRAVADEURS EN COSTUMES DE MOUSQUETAIRES



M. CLAMON, NEVEU DE F. MISTRAL



UN « GARDESAINTE » AVANT LA CÉRÉMONIE

La Grande Bravade est une commémoration d'une victoire remportée, en 1558, par le peuple troyen sur toute une escadre espagnole.

Ne devant compter sur aucun secours des armées royales, les habitants des petites villes maritimes de Provence s'organisaient pour défendre eux-mêmes leur cité. Le peuple choisissait son chef et lui donnait le titre de « capitaine de ville ».

Dès l'alerte, le consul de la communauté, remplissant autrefois les fonctions d'un maire de nos jours, remettait au « capitaine de ville » l'insigne du commandement : la pique.

En cas de danger, le pouvoir civil s'effaçait devant l'autorité militaire. Nobles, bourgeois, artisans accouraient se placer sous les ordres du chef suprême.

Massés sur la place de la maison commune, les combattants, répartis en compagnies de mousquetaires, d'artilleurs, de hussards, de gardes Saint, recevaient la bénédiction des armes.

Ce cérémonial de haut style a été renouvelé, pour la trois cent soixante-treizième fois, cette année.

Les prières rituelles ont alterné avec les salves de mousqueterie, puis la ville entière a tremblé, deux jours et deux nuits, du fracas des antiques tromblons, lançant vers le sol et vers le ciel les torrents de fumée de plusieurs centaines de kilogrammes de poudre à canon.

Le lendemain, a eu lieu la messe solennelle des mousquetaires. Cette grand-messe militaire, qui n'a lieu le dimanche que chaque sept ans, a attiré à Saint-Tropez une foule d'étrangers, car, dans toute la chrétienté, pareille tradition séculaire n'a, ailleurs, survécu.

Après la messe, une grande procession en armes a fait

le tour de la ville. Chaque braveur, en hommage pour son saint patron, portait un bouquet béni à la pointe de son sabre.

Après la trêve consacrée au saint, l'évocation du

combat a repris à 3 heures, pour se terminer, après la victoire, à 1 heure du matin, par le cérémonial de la reddition de la pique et du drapeau.

La Bravade est plus émouvante et plus majestueuse lorsqu'elle éplait, la nuit, les sombres rues de la vieille cité. Alors, murs antiques, soldats d'un autre âge, panaches et feutres de légende, aux lueurs d'incendie de formidables décharges de mousqueterie, donnent nettement la vision des glorieux combats que le peuple de Provence dut si souvent soutenir pour préserver son indépendance. En résumé, la Bravade représente : l'alerte, la bataille, l'appel à l'intervention divine, l'action de grâces et les réjouissances qui suivent la victoire.

Le 18 mai, tous les effectifs se sont rendus en grande tenue et en armes à la messe d'actions de grâces, célébrée à l'Ermitage Sainte-Anne, pur joyau de style provençal.

L'après-midi, l'Académie provençale a clôturé la Grande Bravade en exécutant, dans une importante manifestation chorégraphique, les jeux dansés, les danses corporatives et les danses de caractère de toute la Basse-Provence.

M. J. Clamon, proche parent de F. Mistral et président du groupe « Avignon et Comtat » de l'Académie provençale, a dirigé les cérémonies et fêtes de Saint-Tropez comme « capitaine de ville » pour l'année 1931.

La Bravade de Saint-Tropez est une des plus fortes manifestations de l'âme traditionaliste provençale. Elle fait admirer le robuste attachement au terroir qui, depuis 1558, fait reproduire aux mêmes lieux et aux mêmes heures les mêmes faits, les mêmes gestes et — on peut dire — les mêmes sentiments. TUBY.



QUELQUES JOLIS COSTUMES PROVENÇAUX



DEUX ASPECTS DE LA GRANDE PROCESSION QUI A FAIT LE TOUR DE LA VILLE POUR LA FÊTE DE LA BRAVADE

(Photos RAYBAUD.)

L'article très emphatique s'oppose à la conception journalistique du texte paru dans l'Illustration trente ans auparavant. L'escamotage de la légende de Saint-Tropez laisse la place à une évocation historique quelque peu erronée en ramenant la bravade à la commémoration d'une victoire contre les espagnols en 1558 ! Sa plume l'entraîne dans une interprétation originale du cérémonial qui symboliserait un simulacre de défense du bourg avec l'alerte, la prise d'arme, la bataille et la victoire suivie d'une action de grâce et des réjouissances. \*\*

Outre l'aspect clairement militaire qu'il a retenu, et fidèle à la doctrine mistralienne il qualifie la Bravade de « *forte manifestation traditionaliste provençale* ». En véritable maître d'œuvre de l'article cette idée est illustrée par la représentation centrale de femmes en atours traditionnels et l'insistance sur le lien de parenté entre le capitaine de ville et le grand félibre.

TUBY et CLAMON en portes-parole du mouvement félibréen ont enrichis les traditions purement tropéziennes par des éléments de la culture provençale renaissante. Cela a abouti indirectement à la création de groupes comme le RAMPEU, ainsi qu'à l'adoption de l'hymne provençal « Coupo Santo » dans toutes les réunions extra religieuses.

L'existence de l'autre hymne d'émanence républicaine, « la Marseillaise des Bravadeurs » composée en 1885 par Louis HANRIGOU ne crée apparemment pas d'antagonisme. Ils symbolisent tous deux les origines de la tradition tutélaire tropézienne, militaire et patriotique en même tant qu'ancrée dans le terroir provençal.

En rapport avec les talents musicologiques de notre capitaine de ville 1931, il semblerait que l'intrusion des académies provençales dans le microcosme tropézien, qui par bien des points est un enrichissement dont personne ne se plaindra, aurait fait une victime collatérale en la personne morale de la société orphéoniste « La Lyre de Golfe » cette fanfare n'a semble-t-il pas survécu (comme dans bien d'autres communes) à la compétition entre le répertoire d'adaptation d'œuvres classiques et les airs de groupes traditionnels lors des différentes festivités. \*\*\*

Cette institution a trouvé ses héritiers dans la troupe du RAMPEU créée en 1951, et une clique purement tropézienne dans les années 1960. Trente ans plus tard avec la création de l'association Fifre et Tambours de Saint Tropez un lien s'est instauré entre le répertoire provençal et celui d'inspiration militaire de la bravade joué par la clique.

\* voir autre note « Qui est Victor TUBY ? » C'est le *garde-saint à barbe noire* sur la photo en bas à droite de la page 6.

\*\* A ce sujet Georges GIRAUD nous fait remarquer que cette interprétation était également donnée par nos deux précédents Cépoun Louis SANMARTIN et Marius ASTEZAN. Il convient toutefois de signaler que la notion des bravades représentant un simulacre de combat a été donnée par Frédéric MISTRAL lui-même en 1880 dans son dictionnaire provençal - Bravado : *Décharge de mousqueterie qu'on fait solennellement et processionnellement un jour de fête ou en l'honneur de quelqu'un : c'est ordinairement le simulacre et la commémoration d'un assaut... (source Albert GIRAUD « Des bravades qui tournent mal »*

A mettre en parallèle avec la définition de Jean AICARD « *Message martial et bruyant mettant en garde les ennemis dispersés aux alentours* ».

Objectivement la bravade de Saint-Tropez n'est en définitive qu'une succession de saluts se répétant d'un bout à l'autre sans mise en scène de combat, au contraire d'autres manifestations en provence dites aussi « bravades » simulant de véritables actions offensives et défensives telle que la bravade de Saint-André – les-Alpes disparue de nos jours et lors de laquelle une barricade était prise.

\*\*\* La lyre du Golfe est mentionnée encore sur l'affiche des Bravades de 1949 comme faisant partie intégrante des animations

### III. MONDE & VOYAGES

(n°37– 1<sup>er</sup> juillet 1932)



Monde et voyages est une revue bimensuelle éditée par Larousse du 1er janvier 1931 à 1939.

Principalement revue de géographie, on y trouve aussi quelques actualités et des informations sur les évolutions de la radio.

Tous les numéros contiennent 12 pages non-numérotées regroupant la couverture, 3 pages d'actualités en images, une correspondance, une rubrique intitulée Ça et là, une bibliographie, un article A travers la langue française et des publicités (principalement pour les ouvrages des éditions Larousse).

L'auteur de l'article n'est pas un inconnu : Emile CONDROYER, en 1933 il obtiendra le prix Albert Londres. Né à Sainte Maxime en 1897 il est un peu le régional de l'étape, on peut penser qu'il a proposé un

article déjà composé à cette revue qui entrait dans le champ rédactionnel dans la rubrique « Mœurs et coutumes ». C'est un travail d'écrivain et non de reporter, une reproduction de carte postale contemporaine à l'article sert d'illustration. Le contenu assez classique sur l'historique tranche par la description peu courante des costumes : « *Marins habillé à peu près comme les marins de l'Etat et les hussards vêtus à la mode des hussards 1900 mais avec un shako de saint-cyrien* ». Confondant certainement avec le corps que l'on appelait à l'époque « les artilleurs », « les hussards » ayant disparus des rangs depuis bien longtemps. Puis passant aux mousquetaires : « *pantalons blancs, habit taillé dans un bleu de serrurier avec des parement d'étamine et des épauettes de laine rouge, baudrier de peau blanche, bicorne façonné dans un feutre de curé avec plume teinte ....* » Description approximative s'il en est, si effectivement les habits sont artisanaux et issus d'une interprétation toute tropézienne d'un uniforme ancien régime, les bicornes étaient eux biens réglementaires se trouvant facilement dans le commerce puisqu'encore en dotation dans la marine. L'auteur, par la suite montre qu'il a travaillé à partir de souvenirs personnels (après-tout il est natif de Sainte-Maxime) et de documents d'archives en écrivant : « *Alors le cortège, hussards à cheval à l'arrière défile devant le maire pendant que le clergé, prévenu arrive en grande pompe sur la place, et, passant sur le front de ces troupes inconcevables, bénit lentement leur armes.* » En effet les derniers hussards à cheval ont défilé en 1903 (avec une courte apparition en 1908). On est donc un peu déçu de ne pas avoir une description sur le vif par un auteur reconnu et portant le nom d'une famille illustre de Saint-Tropez (Un Condroyer est co-auteur du premier coutumier de la bravade en 1888). L'article se poursuit par des passages lyriques « *Alors c'est une apothéose de saluts de piques, de drapeaux, de prières, de chants, d'encens et pardessus tout le tonnerre, les fusils et les tromblons crachant démoniaques leurs flammes cuivrées, leur haleine altérante. Les tympan vous en claquent. C'est un délire de salves, une brume de fumée à travers quoi on distingue les corps des mousquetaires et des gardes-saint se pencher vers le sol pour lâcher aux commandements braillés dans le tumulte leurs décharges fulgurantes.* » Est mentionné la présence des torpilleurs de Toulon répondant par leur petits canons aux saluts, puis la montée à Sainte Anne avec encore une petite entorse à la réalité en confondant la chapelle du couvent avec la chapelle Saint Joseph où il est dit un office (sic). La plume

du futur prix Albert Londres termine toutefois sur une note assez pertinente assez originale dans les articles sur la bravade en évoquant les accidents et les stigmates sur les tropéziens et leurs armes :

*« Le saint reprend pour un an son sommeil dans la pénombre de l'église. Sous son autel, dans une sorte de châsse, on voit en tous temps des tromblons démantibulés, brisés comme des roseaux, piqués des vers Ce sont des tromblons qui ont éclaté et que les bravadeurs ont déposés là en hommages à ce saint qui symbolise les vertus de leur ville. Parfois dans les rues on rencontre un marin, un bourgeois, un fonctionnaire dont le visage semble pigmenté de bleu, ou porte des blessures. C'est la rançon de la bravade, le sceau d'une de ces tromblon qui, bourré jusqu'à la gueule, a explosé comme un pot à feu. N'importe ! Cela n'empêchera pas le bravadeur blessé de reprendre l'an suivant son rang dans le bruyant cortège. Car le jour où il n'y aura plus de bravade à Saint Tropez, c'est que la race des Tropéziens sera définitivement éteinte. Je ne m'en consolerais point. »*



MŒURS ET COUTUMES

## LA BRAVADE DE SAINT-TROPEZ

La Bravade de Saint-Tropez. Salves de mousqueterie. (Phot. Serra.)

La Provence est une des provinces qui dans la fièvre moderne conserve le mieux ses originales coutumes. Ainsi la Bravade. Dans son « Trésor du Félibrige », Mistral en donne la définition suivante : « Décharges de mousqueterie qu'on fait solennellement et processionnellement un jour de fête ou en l'honneur de quelqu'un ; c'est ordinairement le simulacre et la commémoration d'un assaut soutenu ou d'une victoire remportée. »

Saint-Tropez en vérité connaît deux bravades. L'une a lieu le 15 juin pour célébrer la résistance que la ville opposa en 1636, aux attaques de vingt et une galères espagnoles. Trois vieux tableaux naïfs représentant les phases de la bataille sont sortis ce jour-là de l'Hôtel de Ville et accrochés contre sa façade. L'autre a beaucoup plus d'importance. Elle dure trois jours de mai. C'est la Grande Bravade.

C'est le 16 mai au matin que les solennités commencent. Le village n'est qu'un ronflement d'aubades de tambours. L'air est déchiré par les clairons. Chaque vitre, chaque devanture s'est prudemment écartelée de bandes de papier collé, car la vibration pourrait leur être néfaste dans les heures qui vont suivre. Des pavois claquent partout et des autels de feuillages, de pins, de myrte ont été dressés sur la place de l'Hôtel-de-Ville, sur le port et en différents autres points de l'itinéraire que devra suivre la bravade.

L'après-midi, toute la troupe des bravadeurs est rassemblée par roulements de tambours. Vous imaginez bien que semblable cérémonie ne saurait se faire en complet veston. Non. Ces bravadeurs ont des costumes militaires de la plus haute fantaisie et comme aucune armée au monde n'en compte sans doute jamais. Voici. Il y a des marins habillés à peu près comme des marins de l'Etat et des hussards vêtus à la mode des hussards de 1900, mais avec un shako de Saint-Cyrien. Cela n'est rien. Il y a surtout les mousquetaires : pantalons blancs, habit taillé dans un bleu de serrurier avec des parements d'étamine et des épaulettes de laine rouge, baudrier de peau blanche, bicorne façonné dans un feutre de curé avec

plume teinte comme celles des élégantes d'avant guerre. Tout cela qui fleurit la naphthaline se concilie d'ailleurs fort bien avec le col cassé et la cravate... Il y a les gardes-saint : ils ont une tenue sensiblement semblable mais avec adjonction de bottes de postillon, coupe-choux et, détail plus caractéristique, d'une sorte de bonnet de grenadier mais sans poil, en toile cirée, portant un plumet sur la gauche, un chromo représentant le saint sur le devant et une sorte de fourragère blanche en guirlande par-dessus cette image. Il y a enfin le capitaine de ville avec son état-major, tous vêtus d'un pantalon blanc, d'un habit d'amiral d'empire, noir doré sur tranche, portant une mentonnière de cuivre et la taille serrée dans une écharpe à frange d'or ou un ceinturon d'officier de marine. Hormis ces derniers bravadeurs, tous les autres sont armés, les marins et les hussards d'une carabine, les mousquetaires et les gardes-saint d'un énorme tromblon à canon de cuivre rouge, gueule évasée comme ceux des bandits calabrais et que l'on garde dans les familles en se le transmettant, objet sacro-saint, de génération en génération.

Tout ce monde, où l'on voit même des vieillards qui, chaque année, sacrifient à cette tradition liée pour tous à des souvenirs d'enfance, se réunit sur la place de l'Hôtel-de-Ville, en arrière du capitaine de ville qui reçoit la pique traditionnelle des mains du maire. Le porte-enseigne reçoit le drapeau dans de semblables conditions, avec toute la gravité que comporte une action qui se renouvelle annuellement, toujours pareille, chargée de sens, depuis au moins six siècles.

Alors le cortège, hussards à cheval à l'arrière, défile devant le maire pendant que le clergé, prévenu, arrive en grande pompe sur la place, et, passant sur le front de ces troupes inconcevables, bénit lentement leurs armes. Le geste tutélaire s'est à peine achevé qu'un feu de Dieu commence. Toute les vitres en tremblent et parfois en claquent sans vergogne. L'air vibre, empuanti par l'odeur de la poudre noire. La fumée monte vers les toitures de tuiles. Le pavé est

## MONDE ET VOYAGES...

secoué par les décharges. Au milieu de ces nuages nimbés d'un franc soleil méditerranéen, le capitaine de ville et le porte-étendard gesticulent et se prodiguent en saluts complexes avec une emphase d'estampe héroïque.

Puis le cortège s'éloigne vers l'église. La statue de saint Tropez attend sous le porche, statue de saint moustachu, naïve, chargée de fleurs, de cœurs de vermeil, d'ancres, cliquetante d'ex-voto. Les gardes-saint la hissent sur les épaules et l'on s'en retourne vers la place la déposer sous une niche de verdure. Alors c'est une apothéose de saluts de piques, de drapeaux, de prières, de chants, d'encens et par-dessus tout de tonnerre, les fusils et les tromblons craquant, démoniaques, leurs flammes cuivrées, leur halcine altérante. Les tympans vous en claquent. C'est un délire de salves, une brume de fumée à travers quoi on distingue les corps des mousquetaires et des gardes-saint se pencher vers le sol pour lâcher aux commandements braillés dans le tumulte leurs décharges fulgurantes. Ah ! pour faire du bruit, on fait du bruit ! Dès lors ce vacarme ne cesse plus qu'avec le soir. Le cortège, en procession tonnante, s'en va par les rues, vers le port où, face aux navires, le capitaine de ville salue majestueusement la mer. Les torpilleurs envoyés de Toulon pour la circonstance répondent à la fête par l'aboi de leurs petits canons. Salves ou pétarades individuelles se mêlent. L'écho va traîner sur le golfe bleu. Pour saluer un ami, un braveur lui lâche une bordée de tromblon aux pieds, la coutume le veut ainsi. Le tout est de ne pas s'effrayer. Ainsi, on repart à travers le village, d'autel de feuillage en autel de feuillage, le saint vacillant sur les épaules et dominant la troupe de braveurs dont la fumée rougit les paupières et sèche la gorge. Le chant des cantiques et les cloches donnent la note mystique à ce tumulte qui ne cesse qu'avec les hirondelles des beaux soirs.

Le lendemain on recommence. La Messe des Mousquetaires fait retentir la vieille église de fifres, de trompettes et de tambours. Chaque braveur pique à la pointe de son sabre ou de son épée un bouquet bénit et ainsi, toujours portant le saint précédé d'un bateau en miniature sur lequel est sculpté le corps légendaire du saint entre le coq et le chien, agrémenté d'enfants vêtus en marins et en mousquetaires, la



Gardes-Saint portant la statue de saint Tropez.

procession parcourt la ville, cette fois sans pétarade. Le bruit reprend l'après-midi comme la veille, le cérémonial suivant à peu près la même ordonnance. Mais le soir on rentre le saint à l'église dans sa niche habituelle et les détonations ne cessent que vers minuit. Les braveurs, comme un hommage, viennent présenter à la statue leurs armes encore chaudes.

La troisième journée, la poudre ne parle plus. Une petite chapelle du XIII<sup>e</sup> siècle, sur la colline de Sainte-Anne, reçoit sous ses voûtes ornées de bateaux ex-voto les braveurs montés en procession, si j'ose dire alerte et presque dansante, au son des fifres et des tambours rythmant de vieilles marches provençales. Après quoi, au retour, un office est dit dans la chapelle de Saint-Joseph bâtie sur l'emplacement présumé de la tombe du saint. Puis, comme il se doit, tout s'achève par un banquet qui change du goût de la poudre.

Le saint reprend pour un an son sommeil dans la pénombre de l'église. Sous son autel, dans une sorte de châsse, on voit en tous temps des tromblons démantibulés, brisés comme des roseaux, piqués des vers. Ce sont des tromblons qui ont éclaté et que les braveurs ont déposés là en hommages à ce saint qui symbolise les vertus de leur ville. Parfois dans les rues on rencontre un marin, un bourgeois, un fonctionnaire dont le visage semble pigmenté de bleu, ou porte des blessures. C'est la rançon de la bravade, le seau d'un de ces tromblons qui, bourré jusqu'à la gueule, a explosé comme un pot à feu. N'importe ! cela n'empêchera pas le braveur blessé de reprendre l'an suivant son rang dans le bruyant cortège. Car le jour où il n'y aura plus de bravade à Saint-Tropez, c'est que la race des Tropeziens sera définitivement éteinte. Je ne m'en consolerais point.

Émile CONDROYER.



Gardes autour de la statue du Saint, place de l'Hôtel-de-Ville.

## IV. AMBIANCE

(n°77 – 5 juin 1946)



Les vicissitudes de la libération a eu des conséquences fatales pour certains titres illustrés comme « L'ILLUSTRATION », « SIGNAL » et bien d'autres. Il fallait organiser la relève. AMBIANCE en fait d'emblée partie, rien qu'à observer la croix de Lorraine en guise de point sur le « i ».

Cette publication hebdomadaire destinée aux lectrices et dont la couverture s'inspirait directement des premiers magazines féminins américains n'a pas su vraisemblablement trouver son public, en effet on ne retrouve pas de numéros datés postérieurement à 1947.

Au premier abord, la lecture de cet article frappe par sa qualité littéraire, particulièrement dans les très poétiques descriptions

du salut de la pique et de l'adieu au Saint par les bravadeurs dans la nuit du 17 mai, on ressent l'empathie de l'auteur pour les acteurs de la commémoration aidé par un véritable talent. Ce n'est pas étonnant, après TUBY l'article est signé une nouvelle fois par une personnalité locale : Paul VIALAR.

Cet auteur originaire de Saint-Denis a été avant la conflagration de 1939 directeur de la Radio d'Etat, en mai 1940 il suit le gouvernement à Bordeaux, ne voulant pas se compromettre avec l'occupant. Il aboutit à Saint-Tropez à la Treille Muscate\*, sur l'invitation du nouveau propriétaire Charles VANEL.



**B** SAINT-TROPEZ, comme tous les ans, a eu, cette année, sa « bravade ». Mais, cette fois, les traditions se sont définitivement renouées. Plus d'Allemands pour interdire l'usage des armes à feu et, enfin, des charges de poudre pour bourrer les fusils de parade jusqu'à la gueule. Vingt mille coups de tromblon, groupés en salves d'honneur, ont, pendant trois jours, fait résonner les rues étroites et pittoresques de l'ex-quis « village aux pieds dans l'eau ».

Depuis plusieurs siècles ce sont les mêmes familles qui se passent comme un flambeau le sabre de « capitaine de ville » ou le tromblon de « garde-saint ». Les coutumes et les rites n'ont pas bougé à travers les bouleversements, les changements de régime et l'évolution des idées. Les mêmes gestes s'accomplissent aux dates fixées et, chaque année, la même étonnante ferveur étroitement en une même communion, en un même amour de la petite patrie, tous ceux, croyants ou mécréants, blancs ou rouges, qui aiment leur village et son saint.

Il faut le voir, ce saint de bois doré, porté sur des épaules robustes, alors qu'il accomplit, pendant deux jours, le tour de ville. Il s'avance lentement, entouré de la fumée des détonations, couronné de fleurs, tout guilleret avec sa petite moustache glorieuse. Une garde d'honneur lui fait parler la poudre. Les « bravadeurs » qui l'escortent sont habillés de pantalons blancs, d'une tunique rouge et bleue, coiffés de shakos ou de bicornes à plumes. Les uns frappent sur des tambours, les autres jouent du fifre provençal ou du clairon, d'autres encore « rendent les honneurs » en « faisant du bruit » comme le veut la coutume. Il y a, dans ce cortège, le « capitaine de ville », porteur de la pique traditionnelle avec laquelle il accomplit le « salut ». La « pique » tourne au-dessus de sa tête avec une lenteur calculée, puis, la prenant à deux mains, il l'incline vers le sol comme pour conjurer les démons qui habitent la terre. Cent fois, mille fois il renouvelle le geste : devant les autorités, le clergé, le drapeau du village, celui de la patrie, les délégations, les maisons où habitent les notables « bravadeurs », celles où ont vécu ceux qui sont morts devant le saint.

enfin, disparaissant à chaque fois dans le nuage des feux de salve qui ponctuent la fin de son geste.

Son porte-drapeau lui succède, faisant tourner et s'incliner son étendard avec la même lenteur calculée, salué, lui aussi, par les détonations. C'est une vraie fête païenne, presque barbare, à laquelle, pourtant, est intimement mêlé le clergé. Elle ne pourrait se dérouler valablement sans la « messe des mousquetaires », sans les cantiques des Provençales joliment habillées de costumes du pays, sans, enfin, l'étonnant « retour du saint », à l'issue de la dernière soirée et qui est bien l'une des traditions les plus émouvantes qu'il m'ait été donné de connaître.

Il est minuit. Les derniers coups de tromblon viennent de retentir sous le porche de l'église où sont massés fidèles et incroyants. Le cortège y pénètre. Tropez, au bout de son périple, est remis dans la niche d'où il ne sortira plus avant l'année suivante.

Alors commence, devant sa statue, un défilé qui est bien la plus fervente parade qu'on puisse rêver. Chaque « bravadeur » vient présenter son arme au saint pour un ultime adieu, puis il l'embrasse, le fixe encore un instant comme s'il ne pouvait se résoudre à se séparer de lui. Des larmes montent à ses yeux, roulent sur ses joues, puis sa voix éclate, déchirée, animée d'une mystique et tendre ferveur :

— À l'an prochain, mon beau ! lui crient-ils tour à tour. Ils font trois pas pour s'écartier de lui, ne peuvent encore s'y résoudre, lui lancent des baisers. Puis, entre eux ils se donnent l'accolade et il y a, dans le salut de ces hommes vêtus de costumes naïfs, dont les mots roulent à travers les grosses moustaches grises, une résonance admirable faite de cette fidélité impérissable qui dure plus longtemps que les siècles.

Quand on a vu cela, quand on a vu, coude à coude, réunis dans un même amour, toutes les convictions et tous les partis, on sent profondément — à travers cette image d'une France qui est « nous tous » et qui ne peut pas ne pas durer aussi longtemps que la terre — qu'un merveilleux espoir nous reste, quoi qu'il arrive. Une merveilleuse foi en sa durée, en sa survie.

Paul VIALAR.

Paul VIALAR y restera jusqu'en 1944, date à laquelle il dû remonter se cacher ... à Paris, ces activités dans la résistance ayant été dénoncées\*\*. Il rejoindra sa femme à Saint-Tropez après la libération jusqu'en 1947. C'est donc à l'instar de TUBY un tropézien d'adoption qui écrit cet article.

Il n'y a pas ici de volonté didactique, pas d'interprétation ni de justification historique mais un beau et profond témoignage de l'attachement des tropéziens à leur tradition et à leurs ancêtres après une parenthèse de quelques années. On ne pouvait trouver plus belle évocation d'une bravade de la Libération.

**En l'honneur de SAINT-TROPEZ**

SAINT-TROPEZ, RE-CLLUS DEPUIS UN AN, SORT DE L'ERLEUSE POUR PARCOURIR SA VILLE.



**LES "BRAVADEURS" ONT FAIT PARLER LA POUDRE**

SAINT-TROPEZ, comme tous les ans, a eu, cette année, sa « bravade ». Mais, cette fois, les traditions se sont définitivement renouées. Plus d'Allemands pour instaurer l'usage des crèmes à feu et, enfin, des charges de poudre pour honorer les feux de parade jusqu'à la gare. Vingt mille coups de tromblon, groupés en salves d'honneur, ont, pendant trois jours, fait résonner les rues étroites et pittoresques de l'ancien village aux pieds dans l'eau.

Depuis plusieurs siècles ce sont les mêmes familles qui se passent comme un flambeau le cadre de « capitaine de ville » ou le tromblon de « garde-saint ». Les coutumes et les rites n'ont pas bougé à travers les bouleversements, les changements de régime et l'évolution des idéologies. Les mêmes gestes s'accomplissent aux dates fixées et, chaque année, la même étonnante ferveur émane en une même communion, en un même hommage de la petite patrie, tous ceux, croyants ou incrédules, blancs ou rouges, qui aiment leur village et son saint.

Il faut le voir, ce saint de bois doré, porté sur des épaules robustes, alors qu'il s'accablait, pendant deux jours, le tour de ville. Il s'avance lentement, entouré de la fumée des détonations, couronné de fleurs, foisonnant guilleret et sa petite monture pléiennaise. Une garde d'honneur lui défend, cortège et fait parler la poudre. Les « bravadeurs » qui l'escortent sont à l'habitude de pantalons blancs, d'une tunique rouge et blanc, coiffés de chabalois ou de bicorne à plumes. Les uns frappent sur des tambours, les autres se joignent du fifre principal ou du clairon, d'autres encore « rendent les honneurs » en « faisant du bruit » comme le veut la coutume. Il y a, dans ce cortège, le « capitaine de ville », porteur de la pique traditionnelle le devant lequel il se tient le « salut ». La pique se tourne au-dessus de sa tête avec une commode pour conjurer les démons qui habitent la terre. C'est là, mille village, celui de la patrie, les délégations, les maisons où la habitent les notables « bravadeurs », celles où ont vécu ceux qui sont morts, et, devant le saint,

enfin, disparaissant à chaque fois dans le nuage des feux de salve qui ponctuent la fin de son geste.

Son porte-drapeau lui succède, faisant tourner et s'incliner son étendard avec la même lenteur cadencée, calmé, lui aussi, par les détonations. C'est une vraie fête paternelle, presque barbare, à laquelle, pourtant, est intimement mêlé le clergé. Rien ne pourrait se dérouler véritablement sans la « messe des musquetaires », sans les castanets des Provençales joliment habillées de costumes de pays, sans, enfin, l'hommage « retour du saint », à l'issue de la dernière soirée et qui est bien l'une des traditions les plus émouvantes qu'il m'ait été donné de connaître.

Il est minuit. Les derniers coups de tromblon viennent de retentir sous le porche de l'église où sont massés fidèles et musiciens. Le cortège s'apprête. Tropez, au bout de son péripèle, est remis dans la niche d'où il ne sortira plus avant l'année suivante.

Alors commence, devant sa statue, un défilé qui est bien la plus fervente pensée qu'un pauvre rêve. Chaque « bravadeur » vient présenter son arme au saint pour un ultime adieu, puis il l'embrasse, le fixe encore un instant comme s'il ne pouvait se résoudre à se séparer de lui. Des larmes montent à ses yeux, rouillent sur ses joues, puis sa voix éclate, déchirée, animée d'une mystique et tendre ferveur :

« À l'an prochain, mon beau ! lui oriente-tu le tour à tour.

Il faut tout pas pour s'écarte de lui, ne pouvant même s'y résoudre, lui lance des baisers. Puis, entre eux ils se donnent l'accablade et il y a, dans le salut de ces hommes vêtus de costumes naïfs, dont les maïs bouillent à travers les grosses montaches grises, une résonance admirable faite de cette fidélité impérieuse qui dure plus longtemps que les siècles.

Quand on a vu cela, quand on a vu, coude à coude, réunis dans un même amour, toutes les convictions et tous les partis, on sent profondément à travers cette image d'une France qui est « nous tous » et qui ne peut pas ne pas durer aussi longtemps que la terre ... qu'un merveilleux espoir nous reste, quel qu'il arrive. Une merveilleuse foi en sa durée, en sa survie.

Paul VIALAR.

UNE SALVE D'HONNEUR EST TIRÉE POUR SALUER LA STATUE DU BAILLI DE SUFFREN ET LES NAVIRES VENUS SPÉCIALEMENT.



APRES LA REMISE DE LA PIQUE ET DU DRAPEAU AU PAR LES AUTORITÉS, LE CAPITAINE DE VILLE SALUE LES ES MARINS.



PENDANT DEUX JOURS, LE CLERGÉ AU GRAND COMPLET ACCOMPAGNE SAINT-TROPEZ DANS SON TRADITIONNEL PARCOURS.



C'EST DANS UNE COMMUNION ABSOLUE QUE LES TROMBLONS CRACHENT FRI ET FUMÉE DANS UN VACARME ASSOURDISSANT.

\*Ancienne maison de COLETTE. Son mari Maurice GOUDEKET raconte : « La visite à Colette fit partie des attractions du lieu même pour les inconnus [...] Ils arrivaient par terre, par mer. On les trouvait embusqués dans le jardin ». (La petite histoire repasse les plats, la Madrague n'est qu'à 300 m...!)

Colette décida donc de vendre cette maison tant aimée. C'est le comédien Charles Vanel qui acheta La Treille Muscate en 1939.

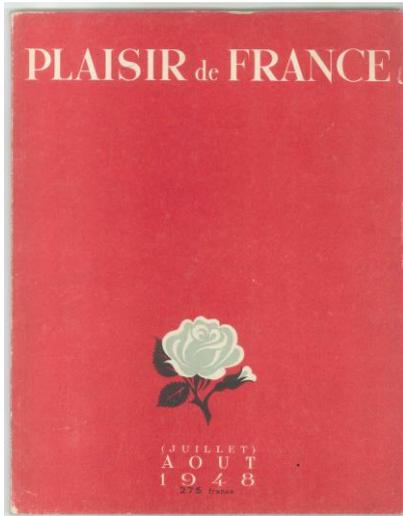
Source : Document Colette édité par le musée d'art moderne Richard Anacréon, Granville.

\*\*Prolive pour des événements qui ne bouleversent pas l'histoire, Paul VIALAR reste discret quant à sa participation à des activités clandestines, et se soucie peu de vraisemblance chronologique. Sous réserve de nouvelles découvertes plus précises, on écrira qu'il s'est livré entre la fin de l'année 1943 et le printemps 1944 à un travail de renseignement en compagnie de résistants tropéziens.... (Source [http://www.thyssens.com/03notices-bio/vialar\\_p.php](http://www.thyssens.com/03notices-bio/vialar_p.php))

Auteur de nombreux ouvrages édité principalement par DENOËL Paul VIALAR a publié un essai intitulé « Saint-Tropez sur Amour » en 1947 (LAFARGE).

## V. PLAISIR DE France

(N° 134 Juillet – Août 1948)



Son directeur-rédacteur en chef fut Olivier Quéant de 1936 à 1968. Roger Baschet (neveu du créateur de l'Illustration) en fut le rédacteur en chef à partir de 1936.

En novembre 1939, au numéro 62, la revue changea de nom pour s'appeler Images de France.

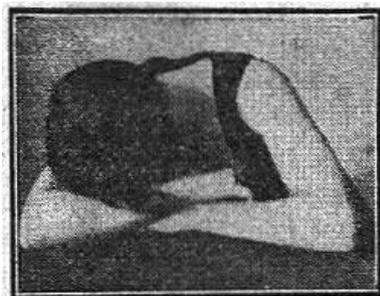
En août 1944, au numéro 111, elle reparut sous son titre d'origine. Olivier Quéant n'a jamais été inquiété lors de la libération, mais les biens des Baschet ayant été saisis, Plaisir de France n'est ressorti qu'en 1944, mais pas tout de suite en mensuel, faute d'allocations de papier suffisantes.

Cette revue fut rachetée en 1976 par « Connaissance des arts », qui durant un certain temps, garda son nom en sous-titre.

Le magazine n'est quasiment consacré qu'à des articles de décoration et d'architecture, destiné à un public bourgeois très conservateur. De ce fait un article sur la bravade de Saint-Tropez paraît incohérent sur le plan rédactionnel. On peut penser que cette singularité provient d'une volonté de son auteur qui dû se montrer persuasive, et qui surtout en avait les moyens.

Il s'agit de CONSTANCE COLINE, pseudo de Colette Clément ou Colette Grunbaun (1898-1982). Issue de la grande bourgeoisie, elle y fréquenta les cercles lettrés Elle était l'intime d'Aragon, de Jacques Rigaut, de Drieu La Rochelle, et Léon Blum fut son tuteur et témoin de mariage. Dilemme dans ses amitiés qu'elle ne peut s'empêcher de frôler dans la belle conclusion de son article.

Candidate malheureuse au Goncourt de 1932 avec « Chacun pour soi » contre L MAZELINE et CELINE sous le pseudonyme Constance Coline qui n'a pas été percée malgré la curiosité du Tout Paris. Mais *Les Nouvelles Littéraires* ont tout de même donné, une précision inattendue. Cette dame n'est pas une princesse russe, comme on l'a dit : elle est médecin, attachée au service d'un hôpital parisien. Elle finira par relever la tête en 1934, à l'occasion de la parution de son deuxième roman, *La Main passe*, chez Flammarion, qui, comme le précédent, décrit la société bourgeoise où elle se meut avec aisance. Elle publia aussi "*Le Jardin des fées*" souvenirs de ses trente premières années. Elle entamera par la suite une excellente carrière dans l'écriture pour le théâtre, toujours sous ce pseudonyme, qui a préservé sa vie privée, un peu trop semble-il, puisque combiné avec ses amitiés politiquement compliquées, elle n'eut pas la reconnaissance que son intelligence méritait.



Deux portraits de Constance Coline 1932

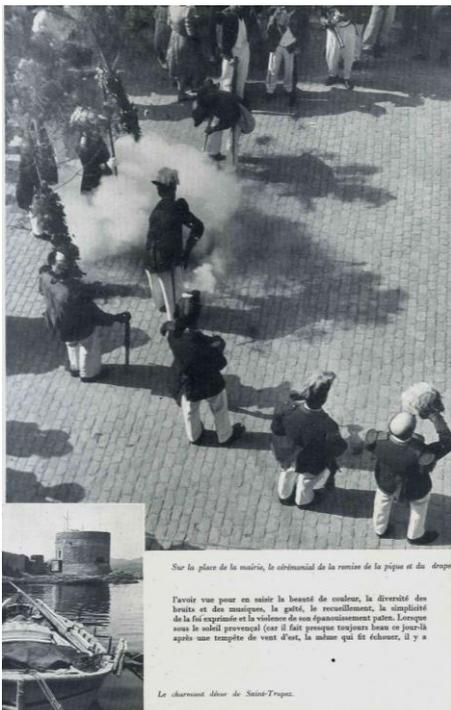


Comment s'intéressa-t-elle à la bravade ? Une piste est offerte en considérant que le capitaine de ville cette année-là a fait les mêmes études de médecine et à presque le même âge que la journaliste... il s'agit de Louis VIGNOLI natif de Cogolin le 16 août 1896-(décédé à Marseille 5 février 1977). Docteur en Pharmacie, puis en Médecine, agrégé de Pharmacie, enseignant, conférencier. Peut-être une amitié d'étudiant ou professionnelle ? Mais

cela n'est évidemment que conjecture.

En tout cas, et même si la renommée ne l'a pas choisie, nous avons à faire à une vraie plume, qui a mis beaucoup de soin à décrire cette bravade 1948 dans 5 pleines pages et de nombreuses photos avec des mots justes, dans un style sobre, sans erreur dans l'histoire et le protocole et sans le sensationnalisme qui est souvent de coutume, elle s'attache aux détails des costumes, à la confection des cartouches (700 kgs pour la bravade de 1948) et pour la première et la dernière fois une large place est faite au pèlerinage de Sainte Anne et à la description de la descente : « *La farandole s'étire, se resserre, comme un long ruban multicolore* ».

Elle prête aux tropéziens, dans sa conclusion, une utopie de rassemblement d'amitié qui lui a sans doute échappé souvent dans sa vie : « *C'est que chaque Tropézien, qu'il soit de droite ou de gauche, croyant ou impie, aime son saint patron comme une personne, et croit à ses vertus plus qu'à lui-même, que cette cérémonie, en dehors de sa couleur locale et de sa beauté extraordinaire, touche le cœur autant qu'elle enchante les yeux* ».



L'énorme buste en bois de saint Tropez, datant du XVII<sup>e</sup> siècle, et qui portait quatre gaillards.

charpentiers, précèdent celle de saint Tropez suivie de ses gardes-saint. Toutes les jeunes filles en costume provençal, les petites filles, gracieuses dans leurs lourdes jupes piquées et sous leurs coiffes amidonnées, défilent aux sons des cantiques et des airs militaires à travers la vieille cité aux rues étroites et tortueuses.

L'après-midi à lieu la grande Bravade. Même cérémonial que la veille, mais plus long, avec arrêts et saluts devant la maison de chaque bravadeur. Avant la rentrée à l'église, vers 11 heures du soir, sur la place de l'Hôtel de ville, le capitaine de ville et le porte-enseigne rendent au saint un dernier hommage appuyé de formidables

à veille de la fête, les bravadeurs réparent leurs cartouches : chaque bravade consomme 700 kilos de poudre !

Le capitaine de ville était cette année M. Vignoli, professeur à la Faculté de médecine de Marseille. À droite, le major (M. Coccos) à tête allure.

1. Par moments, la farandole entoure, puis libère une personnalité, avant de reprendre sa descente vers la ville. — 2. Au pied de la citadelle de Saint-Tropez, de jeunes couples exécutent des danses provençales dont certaines remontent à François 1<sup>er</sup>. — 3. Les tambourinaires composent l'orchestre des danses provençales. — 4. Une jolie figure de danse traditionnelle. — 5. Chaque bravauteur porte au bout de son sabre ou de sa batonnette un bouquet béni au cours de la messe.

décharges générales; puis, avec le rituel du début, ils rendent au maire la pique et le drapeau. Enfin, le saint est rentré dans l'église illuminée de cierges. La statue est replacée dans sa niche, et, toujours aux sons des fifres et des tambours, chaque bravauteur défile devant l'autel, salue le saint, baise la statue et dit: « À l'an qué vœu » (à l'année prochaine). C'est là la partie la plus extravagante et la plus émouvante de la fête; on y voit de vieux « mangeurs de curé » s'incliner devant leur patron avec une émotion et un respect sincères.

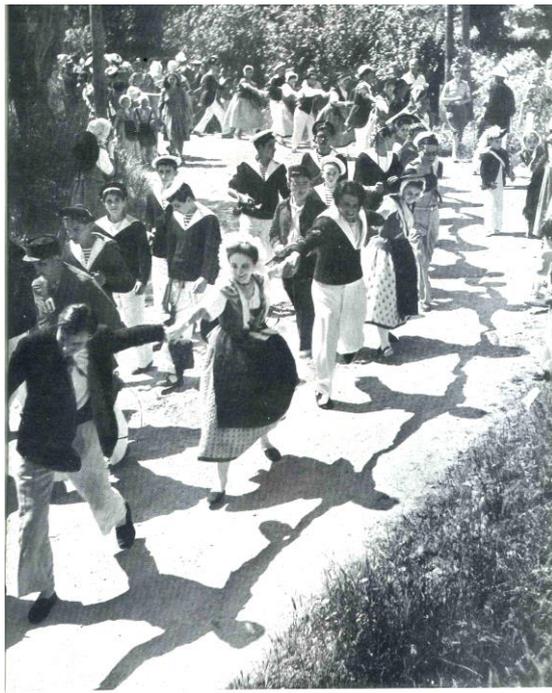
Le lendemain, messe à la chapelle Sainte-Anne, ravissante église romane située sur une colline dominant le golfe. Cette messe est suivie d'une farandole de Provençales et de marins qui se déroule sur un air extraordinairement entraînant. La farandole s'étire, se resserre comme un long ruban multicolore. Puis les bravauteurs se réunissent une dernière fois pour boire le vin d'honneur offert par le maire et à l'issue duquel est choisi le capitaine de ville de l'année suivante. Enfin,

après avoir beaucoup chanté et beaucoup bu, on se sépare, et les libations privées se poursuivent toute la journée et toute la nuit.

Pour bien saisir la portée de cette fête, il faut avoir compris l'atmosphère particulière de cette ville, où les classes sociales n'existent pas. Que vous soyez capitaine au long cours, professeur de faculté ou manoeuvre à l'usine des torpilles, du moment que vous êtes Tropicain vous êtes sur le même plan. Être bravauteur est un honneur convoité.



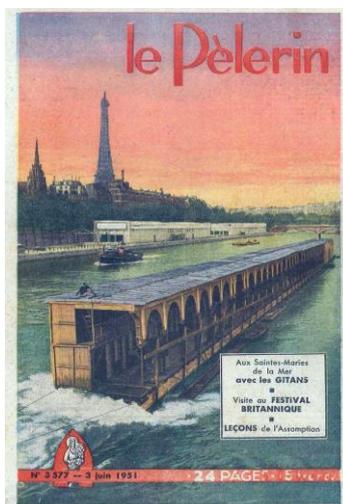
Nous remarquons dans les intéressantes photos qui ne sont pas signées, mais peut-être de l'auteur elle-même, une figure de garde-saint qui pourrait-être d'après Serge ASTEZAN, Monsieur GIRARD.



Après la messe à la chapelle Sainte-Anne, les jeunes filles, encadrées par les pompiers sapeurs, défilent le collant en se tenant par le main.

## VI. LE PELERIN

(N° 3577 – 3 juin 1951)



Créé par la Congrégation des Assomptionnistes le 12 juillet 1873 Cet hebdomadaire pour particularité d'être historiquement le premier magazine français en couleurs.

Consacré initialement à la question des pèlerinages catholiques (Notre-Dame de la Salette, Lourdes, etc.), il se présentait alors comme une sorte de bulletin de liaison, évoquant également plusieurs aspects liés à ces mouvements. Les fondateurs visaient deux objectifs : contribuer au mouvement de restauration religieuse et sociale, et, affirmer une présence catholique dynamique à travers des manifestations de masse (pèlerinages, enseignements, presse, etc.).

A l'époque de la parution de l'article, le plus souvent vendu sur abonnement, il insérait dans ses pages, histoire de fidéliser les plus jeunes des vignettes humoristiques naïves, une bande dessinée (Pat'Apouf), souvent même un feuilleton de qualité littéraire, pendant longtemps la 4<sup>e</sup> de couverture présentait un fait divers édifiant et plein de moralité.

Il s'est peu à peu intéressé à des sujets de société (aménagement du territoire, mesures sociales, évolution des mœurs), jusqu'à devenir un véritable hebdomadaire généraliste dans le dernier tiers du xx<sup>e</sup> siècle. Il existe toujours et affiche une bonne santé et un dynamisme éditorial avec plus de 200 000 exemplaires vendus.

L'article sur la bravade, non signé, est très elliptique. Il est accompagné d'une photo représentant la châsse du Saint, sur le port le jour de la procession et donne une définition assez spéciale des bravades qui fera sourire les tropéziens, et termine sur la note pessimiste de voir se perdre ces traditions « pas bien méchantes... »

### LA BRAVADE DE SAINT-TROPEZ

*La Bravade, nom donné à des sortes de mascarades lors de la fête patronale de certaines communes, était autrefois célébrée dans toute la Provence. La tradition n'est pas complètement éteinte, et, à Saint-Tropez notamment, elle attire encore une foule importante. A travers les rues voisines du port, la statue du saint patron de la ville est promenée au son des fifres et des tambourins. Les tromblons sont aussi de la fête. Des hommes, revêtus d'uniformes de parade, tirent des salves de mousqueton pour attirer, dit-on, l'attention du Saint. Rien de bien méchant, à la vérité, tout au plus peut-on regretter que de telles coutumes se perdent de plus en plus.*





**VII. JOUR DE FRANCE**

**(n°31 – 16 juin 1955)**

Encore un titre féminin qu'on ne présente plus sauf que cet exemplaire fait partie de l'édition d'avant DASSAULT qui n'acheta le journal qu'en 1958 et en fit le premier magazine gratuit, puisqu'il était distribué gracieusement dans les salons de coiffure et dans les salles d'attente des professions de santé.

Le directeur à l'époque était Pierre GUILLAIN DE BENOUVILLE administrateur d'un bon nombre de sociétés prestigieuses dont l'entreprise aéronautique DASSAULT BREGUET.

Si dans les articles précédents l'iconographie avait la part belle, considérant les images spectaculaires les textes se voulant édifiant avaient leur importance. Ici

l'image devient prépondérante, seules les photos sont signées, les textes sont d'un pigiste qui n'a pas encore le droit d'apposer ses initiales et se contente de légender les images en donnant quelques précisions historiques et légendaires.

Le spectacle de la bravade 1955 est mis en scène avec des amateurs perchés sur l'escalier de la porte de Zanzibar, les



doigts dans les oreilles face à l'enseigne caché dans son drapeau et environné de fumée.

Les photos prenant de la place l'article se poursuit sur cinq autres pages destinées à éveiller des sentiments plus pathétiques avec la collaboration involontaire de mon frère Philippe (deux ans) et de notre maman.



S'impose ensuite une explication technique sur les secrets du chargement du tromblon, sur deux pages.\*



Ce musquetaire réédite le geste de 20 générations

UN DES PLUS ANCIENS MÉTIERS de France du Capitaine de la Ville remonte à une époque où, pour se défendre, il se servait d'un fusil à silex. Ce fusil, qui était le prototype de nos fusils modernes, se chargeait à la poudre. L'opération de chargement se faisait en trois étapes : le premier, le second et le troisième. Le premier consistait à introduire dans le canon une certaine quantité de poudre. Le second consistait à introduire dans le canon une certaine quantité de plomb. Le troisième consistait à introduire dans le canon une certaine quantité de tampon. Ces trois opérations se faisaient à l'aide de différents outils : le premier à l'aide d'une pince, le second à l'aide d'une spatule, le troisième à l'aide d'un tampon. Ces trois opérations se faisaient à l'aide de différents outils : le premier à l'aide d'une pince, le second à l'aide d'une spatule, le troisième à l'aide d'un tampon.

VOIR PAGES SUIVANTES

Suivent en double pages, les décharges des marins et musquetaires sur le port.



Dans une apothéose de fumée : feu à volonté

LA STATUE DE SAINT est exposée devant le port. A ses côtés, des autres statues des musquetaires et de leur époque. Ville notamment les six musquetaires et d'autres dans d'autres musquetaires.

↳ L'EXERCICE DU CHARGEMENT de l'arme est terminé. Les musquetaires se sont mis à tirer à volonté. Puis, à l'aide d'un tampon, ils ont introduit dans le canon une certaine quantité de tampon. Ces trois opérations se faisaient à l'aide de différents outils : le premier à l'aide d'une pince, le second à l'aide d'une spatule, le troisième à l'aide d'un tampon.

VOIR PAGES SUIVANTES

\*L'identification du fier musquetaire à plume blanche est lancée.

Pour l'amateur ses témoignages rappellent les petits changements intervenus au cours des années :

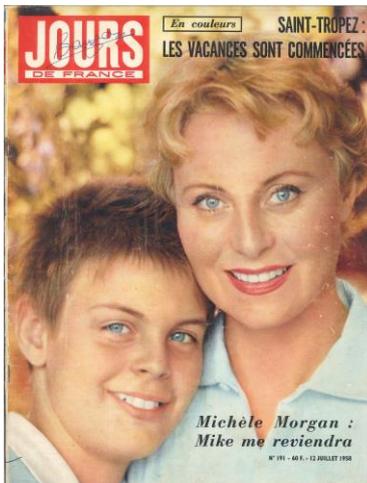
La couleur des plumes des mousquetaires changeait d'une année sur l'autre, en 1955 la plume blanche était de rigueur pour la grande bravade ! La banderole en cuir blanc retenant la cartouchière n'est pas encore apparue. Et comme le montre la dernière photo, les tropéziens en civil ou simples spectateurs pouvaient saluer le Saint place de la mairie, sous l'œil averti d'Albert COCCOZ, et de M CONDROYER, cette tradition ayant encore cours à l'époque à chaque station importante (place de la Mairie, port, place des Lices, et couvent), comme le montre de nombreuses anciennes photographies.

L'article se termine sur un slogan quelque peu provocateur en proclamant « Le Saint aime l'odeur de la poudre ».



## VIII. JOUR DE FRANCE

(n°191 – 12 juillet 1958)



L'hebdo vient de changer de main et trouve son format définitif. Les personnages poupins de Jean BELLUS font leur apparition, ils déambuleront longtemps encore, pleine page, sur le port de St Trop, en compagnie des Parisiennes de KIRAZ à partir de 1959.

Si auparavant l'argument des articles était l'évènement spectaculaire de la bravade, il aurait pu se dérouler dans n'importe quelle ville de France, ici, la manifestation festive n'est qu'une composante d'un reportage comprenant une douzaine de pages sur la ville même, Saint-Tropez, nouvelle attraction estivale de la fin de la décennie.

Le photographe, qui deviendra connu comme un des meilleurs spécialiste de cette époque est Luc

FURNOL, ses photos du port et des voiliers s'étalent pleine page dans un crépuscule nuageux. Le texte de Georges KETMAN analyse le phénomène tropézien naissant, et passe en revue tous ses ingrédients : De l'attraction des vedettes à l'époque Françoise SAGAN, PAGNOL, BARDOT, aux lieux à fréquenter comme VACHON, SENEQUIER, L'ESCALE, ANTIQUITE BARRY, TAHITI PLAGE. Un panoramique couplé à un croquis numéroté localise tous ces endroits incontournables pour le parfait snob.

KETMAN d'ailleurs en fait une cruelle critique, et ne résiste évidemment pas à opposer cette faune à Monsieur le Maire à Monsieur le Curé,

SAINT-TROPEZ suite de la page 8

### Chaque automne, ils redeviennent les vraies vedettes de Saint-Tropez

« sale » y est mal toléré et les hommes eaux de Cologne appréciées. Saint-Tropez est le théâtre d'une rage de vivre qui n'est peut-être que la nostalgie d'un monde moins dur et moins crispé, où le sourire de la jeunesse n'est pas forcément incertain. Si l'on n'y voit que peu de couples et guère de familles, si l'on n'y rencontre que des jeunes, c'est qu'elle est consacrée à ceux qui ont peur d'être seuls.

#### Qui était saint Tropez ?

Quelques touristes se demandent parfois quel fut ce Tropez dont la sainteté préside au détroit de sa ville. Or, Torpéus fut un martyr des premiers siècles, dont le corps dérivait depuis les rives de l'Arno, abandonné dans une barque, jusqu'à l'antique Athénopolis. Chaque année, une manifestation pittoresque, la « Bravade », évoque un jour glorieux où ce saint défendit la république indépendante qui portait son nom : un certain 15 juin 1637 où vingt galères espagnoles tentèrent de prendre la ville. Cette célébration dure trois jours, dont le pinacle est une procession où l'on promène le buste de saint Tropez dans un beau vacarme de tambours et de trompettes.

Cette fête et celle des pêcheurs, en août, où l'on brûle un bateau couvert de fleurs pour en jeter les cendres à la mer, sont les seuls souvenirs du passé qui restent aux vrais Tropéziens, les vieux, les vrais, les paisibles : pêcheurs, commerçants, retraités, ils ne comprennent pas cette agitation qui sert la renommée de leur ville. Ils regrettent le temps où des peintres un peu fous y venaient représenter le ciel en rouge, la mer en vert et les promeneurs en bleu avec des couleurs toutes pures sorties du tube. Un musée de peinture, dans l'ancienne chapelle de l'Annonciade, rappelle que, vers 1925, Saint-Tropez fut une ville de peintres.

On étonnerait beaucoup ces nostalgiques en leur expliquant que la ruée vers Saint-Tropez est un peu, à sa façon, la recherche d'un paradis perdu. Ces filles calcinées de soleil, ces nuits frénétiques, ces fontaines de whisky... Tant pis, n'est-ce pas ? Chacun son paradis.

Georges Ketman

POUR LES PÊCHEURS, le spectacle est permanent. Ici : présentation d'un ensemble bien classique.

REPORTAGE : YVES BRIDAULT — PHOTOS : LUC FOURNOL

LE CURE JEAN PATURLE et le maire M. Fabre ne sont pas toujours d'accord mais ils le sont pour dire : « Saint-Tropez, l'été, c'est vraiment une saison en enfer. »

Roger et François, qui animent « L'Esquinade » de leurs exhibitions de cha-cha-cha, ont parfois mis à la porte, pour rester avec leurs clients préférés, des consommateurs « dont les pites ne leur revenaient pas ». L'éviction se pratique à coups de lazzi, de bombardements de cacahuètes et d'olives, voire de douches à l'eau de Seltz. Ailleurs, pour se débarrasser des importuns, on pratique les techniques, à peine plus subtiles, du whisky français (imbuvable), de l'addition surchargée ou de l'expression excédée. Un prince a été élu d'office : Vadim, qui, cette année, a la plus belle Ferrari, la plus jolie femme, la plus rutilant chriscraft.

Ces boîtes, installées dans des caves, hâtivement aménagées, sont d'un inconfort nocturne. On y étouffe. Les boissons, à peine avalées, ressurgissent en perles sur la peau. Dans la plus célèbre, si l'on est pris d'un besoin naturel, il faut monter le satisfaire au deuxième étage, chez l'habitant, moyennant vingt francs. Une vieille dame un peu trop pittoresque vit de cette prébende. Mais partout, on continue de s'écraser. Il faut le vent de l'aube, qui glace les cuirs des Jaguar et réveille le parfum des lauriers-roses, pour que les milliardaires consentent à regagner leurs villas, leurs yachts ou leurs Carlton, et que les autres aillent retrouver leurs sacs de couchage ou les salles d'épicerie qu'ils partagent à cinq. Pour tous, la sauer, l'alsool, les mots, le rock and roll, les cris, les rires vrais et les faux, la solitude perdue, l'oubli du travail, du métro, des téléphones, des ciels gris, distillent un cocktail d'une violence nucléaire où les caractères se liquéfient, soudain inspirés, extravagants, amoureux du monde.

On peut haïr ou adorer Saint-Tropez, on n'y changera rien. Ce n'est pas une ville, c'est un fait. Ce lieu géométrique de la jeunesse occidentale ne doit pas son extraordinaire succès au snobisme ; du moins pas au snobisme traditionnel monte-carlois et angloman, où n'accèdent que des quinquagénaires, argentés du haut, dorés du bas. On peut y vivre avec infiniment moins d'argent qu'à Paris ; on y mange peu, on n'y use que sa peau. S'il prend la succession du Montparnasse d'avant guerre et du Saint-Germain-des-Prés des années quarante-cinq, il ne leur ressemble pas. Le genre

spectateurs éberlués, et, à un Cépoun narquois, bras croisés et droit dans ses charentaises et qualifié de « Rebelle de Saint-Tropez ».



En contre-point, l'article se termine par un petit historique sur la légende et l'origine de la bravade comme souvent erroné (seule la commémoration de la résistance aux espagnols le 15 juin 1637 est signalée comme origine), ainsi qu'une rapide évocation de la tranquille ambiance du Saint-Tropez des peintres, et de la nostalgie des vrais tropéziens.

Dans les années suivantes seul le miroir aux alouettes a rempli les pages des magazines populaires, la bravade n'étant vraisemblablement plus rentable sur le plan éditorial, le thème des bravades sera repris par une presse plus spécialisée.



## IX. LE TROMBLON

(n°1 – Août-Septembre 1959)



C'est bien plus qu'un simple article évoquant la bravade de Saint-Tropez que Jean René CLERGEAU nous livre, ce n'est rien de moins que la présentation du titre de la première revue française consacrée à la collection d'armes anciennes

On ne résiste pas à présenter ici le passage qui y est consacré dans ce long texte réhabilitant un très mal connu : « Le tromblon »

*« .... Maintenant qu'il a pris sa retraite dans nos panoplies, sa gueule largement évasée semble hilare et ne fait plus peur, mais il a de temps en temps des vellétés de faire du bruit, comme chaque année à Saint-Tropez, les jours de « Bravade »...*

JR CLERGEAU poursuit : *« Encore une des forces d'évocation du tromblon, les tropéziens l'on choisit pour son fracas, car il n'était sûrement pas présent au divers combats contre les Barbaresques dans le cours su XVIe siècle, ni même en 1637, lorsque le Capitaine de Ville en tête, la population de Saint-Tropez repoussa une escadre de galères espagnoles, évènements que les bravades commémorent. Qu'importe un anachronisme dans ce cas, il ne s'agit pas de reconstitution historique mais de liesse populaire, alors « fen de brû, et qui y-a-t-il comme meilleur instrument pour cela : c'est le tromblon. »*

Malheureusement les difficultés financières auront raison de cette initiative, un an après le n°1, Jean René CLERGEAU tire la dernière salve et rend les armes dans le n°7 qui revêt pour la circonstance une couverture de deuil.

Ces magazines sont très rares mais néanmoins on trouve à prix abordable la collection complète sur les sites d'enchères et de bouquinerie d'internet et les bourses aux armes.



**R CLERGEAU : Disparu en 1998, cet homme aux talents multiples a laissé une œuvre considérable. Il est surtout connu comme collectionneur d'armes anciennes, directeur de la revue "Le Tromblon", et auteur d'ouvrages spécialisés sur ce "magnifique champ d'action pour les inventeurs" que sont les armes d'attaque et de défense.**

Il fut bien sûr de l'épopée d'"Anchoina", cette société historique, scientifique et artistique fondée dans les années cinquante à Ronce-les-Bains par Lucien Brochon. Ses analyses novatrices publiées dans la revue du même nom témoignent de l'étendue et de la profondeur du champ des investigations conduites avec une rare lucidité. (pris sur le site : [c-royan.com/les-gens-d-ici](http://c-royan.com/les-gens-d-ici))

X. J2 JEUNES

(N°24 - 11 juin 1964)

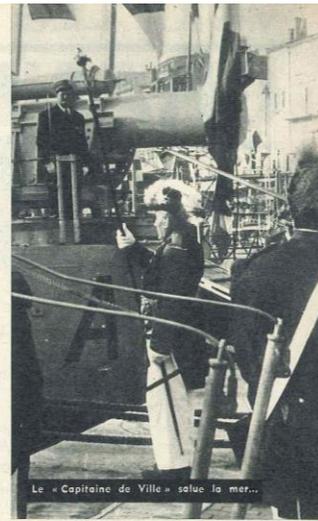
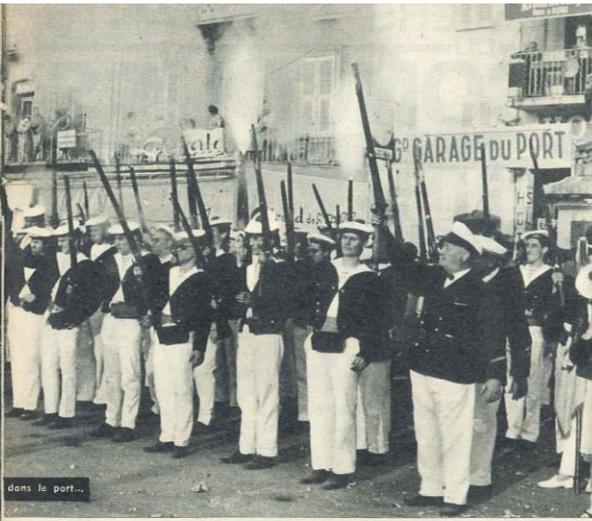


J2 JEUNES est un magazine destiné à la jeunesse catholique, il succède à CŒURS VAILLANTS à partir de 1963 jusqu'en 1970. Le titre « J2 » provient du code des tickets de rationnement pendant la 2<sup>e</sup> guerre pour les enfants des deux sexes de 6 à 12 ans révolus. N'inspirant plus personne le titre a été modifié par une version plus séduisante « FORMULE 1 » à partir de 1970, il a survécu jusqu'en l'an de grâce 1981.

L'article se présente sur 3 /4 d'une double page, l'autre quart étant consacré au 800<sup>e</sup> anniversaire de Notre Dame de Paris.

Marcel CHABRAN, envoyé spécial du journal commence son article d'une entame lyrique « Armée pittoresque – soldats des temps anciens et loups de

mer .....L'odeur de la poudre, du soleil, des rues pavoisées et le long du port tous les bateaux en



300 kg de poudre brûlés dans les tromblons aux 406<sup>es</sup> "BRAVADES" DE SAINT-TROPEZ

de notre envoyé spécial Marcel CHABRAN.

UNE armée pittoresque — soldats des temps anciens et loups-de-mer — défilant dans la ville, avec à sa tête un « capitaine » escorté de mousquetaires, une statue de saint portée par une foule considérable, parmi les salves de tromblons, de mousquets et de fusils en tous genres. L'odeur de la poudre, du soleil, des rues pavoisées et, le long du port, tous les bateaux en tenue de gala... C'était, à Saint-Tropez, le 16 mai dernier, les 406<sup>es</sup> « Bravares ».

In "capitaine" chargé de combattre les brigands...

Pour comprendre ce qui se passe, à Saint-Tropez, chaque année à pareille époque, il faut faire deux grands bonds dans l'histoire. Le premier nous mène en l'an 68 après Jésus-Christ. Le Chevalier l'orpes, ayant refusé de renier la religion chrétienne, fut condamné au supplice. Cela e passait à Pise. Il fut atrocement mutilé, lérapité enfin. Puis on abandonna son orps dans une barque.

Elle voyagea longtemps, au gré des flots, trouva enfin jusqu'aux rives d'Héraclée jaccaliera. Recueillie par des mains pieuses, a dépuille de Torpes fut cachée dans la rypete de l'église. Au v<sup>e</sup> siècle, Héraclée jaccaliera prit le nom de Saint-Torpes. a ville devait, ensuite, devenir « Saint-Tropez ».

Deuxième bond dans l'histoire : 1558. Depuis des siècles, Saint-Tropez était en tute aux attaques des pirates. Guerres, atailles, sièges, avaient déjà détruit la cité trois reprises. On l'entoura de remparts.

On y installa des pièces d'artillerie. Elle devint une place forte, résistant farouchement aux pirates et à tous les envahisseurs.

Pour diriger la défense, en cette année 1558, les notables de la cité décidèrent de nommer un « Capitaine de ville » chargé de diriger la défense, repousser les assauts, maintenir constamment les habitants en état d'alerte.

Chaque année, la population se rendait en cortège hors des remparts, à la chapelle de Saint-Tropez, le jour de sa fête. Le capitaine de ville et ses hommes d'armes formaient l'escorte. Et, pour manifester sa joie, on tirait de longues salves avec les mousquets et les tromblons...

Lorsque, beaucoup plus tard, sous Louis XIV, une garnison royale s'établit dans la citadelle, rendant inutile le « Capitaine de ville » et sa milice, Saint-Tropez décida de garder le souvenir des temps héroïques en éliasant, chaque année, en la fête du Saint Patron, un « Capitaine de ville » pour quelques dizaines d'heures. Et de conduire en procession, comme autrefois, parmi les salves, la statue de saint Tropez...



Il en est encore ainsi chaque année. Ce sont les « Bravares ».

La Marine Nationale y participe...

Selon un rite respectueusement conservé, le 16 mai de chaque année, le maire de Saint-Tropez remet au « Capitaine de ville » la pique symbolique, emblème de son commandement. L'escorte du capitaine, avec mousquetaires, marins, et gardes du Saint Patron se déploie, sous les ordres de l'état-major — le capitaine, son major, son porte-enseigne et son aide-de-camp — dans la ville. Le clergé bénit tromblons et fusils. Et le tour de la ville commence : salut aux autorités civiles et religieuses, salut aux navires de la Marine Nationale, salut à la mer. On se rend à l'église, on défile devant le buste de saint Tropez et baise les reliques.

Le lendemain matin, tout le cortège assiste à la messe de saint Tropez, en compagnie des autorités civiles et militaires. Et c'est la procession. Tous les « Bravares », sabre au clair, escortent le buste du saint et une barque symbolique rappelant celle qui accosta ici en l'an 68... Pas de bruit, pas de salves. L'atmosphère est recueillie.

« Grande Bravade » l'après-midi. Défilé dans la ville, décharges de tromblons... Salut solennel aux bâtiments de la Marine, dans le port. Revenu sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le « Capitaine de ville » salue une dernière fois le Saint. Capitaine et porte-enseigne rendent au maire la pique et le drapeau qui leur avait été prêtés. Les salves atteignent leur point culminant. On se rend à l'église où le célébrant récite l'oraison du Saint. Puis, dans Saint-Tropez, tous les « Bravares » se donnent l'accolade...



Portée par des marins, la statue de saint Tropez défile parmi la foule.

tenue de gala... ».

Suit un historique assez juste décrivant la légende, la nomination du premier capitaine de ville et l'escorte du Saint Patron. L'article se termine en ne manquant pas de saluer la Marine Nationale.

Un joli article bien tourné pour l'édification des jeunes qui à cette époque encore pouvaient lire un texte en petits caractères sans frôler la syncope.

Un bémol toutefois, une photo légendée ainsi : «Portée par les marins la statue de Saint Tropez défile parmi la foule » montre en fait le buste de Saint Pierre !

XI. LE PELERIN

(N° 4575 – 2 août 1970)



C'est un deuxième article que fait paraître ce magazine après celui de juin 1951 qui parlait de la bravade comme une tradition périliclitant.

Georgette TREMELLAT vingt ans après y revient avec un contenu plus riche largement puisé dans « La vie de Saint-Tropez » de l'abbé Espitalier ainsi que dans le fascicule touristique et historique de 1866 écrit par J.B (certainement Jean Brunet Majoral du Félibrige poète et ami de Mistral)

L'article relate donc la bravade depuis le martyr de Saint-Tropez sur les bords de l'Arno jusqu'à nos jours en passant par la victoire des tropéziens sur l'escadre espagnole en juin 1637. Le propos est juste sans contre-vérité

ou les habituelles approximations. L'article se termine par l'évocation des odeurs de crème solaire et de bruit de moteurs qui remplaceront bientôt l'odeur de la poudre et le fracas des tromblons.

Tous les ans depuis des siècles

LA BRAVADE DE SAINT-TROPEZ

Tous les ans, pour la mi-mai puis pour la mi-juin, les Tropéziens renouent fidèlement avec le passé : la Bravade « des Espagnols » succède à la Bravade donnée en l'honneur de leur saint patron. Ainsi l'avaient voulu les autorités de leur ville, en 1637, comme l'atteste la délibération de cette année-là qui est toujours affichée pour la Bravade sur les murs de l'Hôtel de Ville, de nos jours encore :

« ... Les sieurs consuls ont remontré au Conseil que la communauté et les hommes de Saint-Tropez ont sujet de remercier le Souverain Dieu de la grâce et faveur qu'il nous fit le quinzième jour du mois de juin dernier, de nous avoir donné la force de nous défendre de l'attaque que firent vingt et une galères d'Espagne qui nous combattirent environ trois heures. Sur quoi requis le Conseil de vouloir délibérer qu'à l'avenir ce jour-là on fera fête à la ville et se fera procession générale en action de grâces (1637)... »

SAIN-TROPEZ doit son nom au martyr chrétien de Pise confiné miraculeusement à sa terre à l'aube de la chrétienté. Tropez était né d'une famille noble de Pise. Officier de l'empereur Néron, il occupait un rang élevé à la cour quand, touché par la grâce divine, il se convertit au christianisme. La colère de Néron fut effroyable.

Placé dans la fosse aux lions, on vit les bêtes sauvages refuser de toucher au saint ; au cours d'une flagellation, sur la place de Pise, les liens qui le maintenaient se brisèrent et la colonne tomba à terre écrasant ses plus fanatiques ennemis ; attaché sur une roue garnie de pointes de fer pour disloquer ses membres, la roue se brisa. Lors d'une nouvelle tentative, dans la fosse aux bêtes féroces, on voit les léopards se coucher aux pieds du martyr.

C'en était trop ! Il fallait en finir. Alors, le 29 avril, l'homme de confiance de Néron, le cruel, l'affreux Silvius, fit traîner le martyr hors de la ville. Là, tout près de la mer, un bourreau lui trancha la tête...

30



Récemment encore, Saint-Tropez était une petite ville ignorée, charmante et coquette.



Pour faire plus sérieux il faut beaucoup de poudre.



La statue de saint Tropez est promenée dans la ville, dans un fracas étonnant.

Mais Silvius, plein de haine et de fureur, estimait insuffisante cette peine capitale. Aussi il fit mettre dans une barque un chien et un coq, puis l'embarcable, entraîné par les Dots, glissa sans vers la petite mer. Il existait une loi qui voulait que tout parti-cide devait être « conchi » dans un sac avec un chien, un coq, une vipère et un singe, et être ensuite jeté au fond de la mer.

Pour des raisons pratiques, Silvius s'était contenté du coq et du chien, n'ayant pas trouvé sur place ni vipère ni singe.

La barque, qui du lit de l'Arno avait gagné la pleine mer, ne s'engouffra pas dans les flots avec son précieux fretin. Miraculeusement guidée, elle aborda selon la légende sur les côtes de la Provence, non loin d'une îlotte grecque, Hieracica Casabia, sur l'emplacement actuel de Saint-Tropez. Les habitants des lieux comptèrent parmi eux un grand nombre de civilisés.

C'est fun d'être, une Romaine pleine de sagesse, qui, ayant en sa poche la tison de l'Arctique du corps du saint martyr, elle recueillit son cadavre, et, aidée des autres fidèles, le mit à l'abri, lui donna un tombeau. Dès lors, le culte de saint Tropez s'est perpétué à travers les âges sans interruption et jusqu'à nos jours.

Pour les Tropéziens, la Bravade est une prière, et décharger un moussquet, brûler une cartouche devant la statue de saint Tropez, c'est faire monter vers le ciel un orage d'une agréable odeur », expliquait l'abbé Espitalier, vicaire de Saint-Tropez en 1876.

Le déroulement de la Bravade est soigneusement organisé. C'est le Conseil municipal qui choisit, parmi les hommes les plus honorables de la ville, celui qui tiendra le rôle de capitaine. C'est-à-dire celui qui commandera toute la Bravade. Or, le nom de capitaine est connu, ces groupes de musquetaires viennent le saluer, devant l'hôtel de ville. On tire déjà de nombreux coups de feu. Puis c'est le processus à travers la ville, au son des tambours et du bruit des multiples décharges. Viennent ensuite les bénédictions solennelles des armes, de la statue de saint Tropez qui, entourée par les membres du clergé de la paroisse, est portée au milieu des rangs.

Alors la Bravade commence, dit l'abbé Espitalier. Les détonations se font entendre, le sol se soulève, les mousquets tremblent, un nuage épaissi monte dans les airs. C'est ainsi qu'un million des femmes de la poudre, du bruit des tambours, d'un fracas épouvantable, le cortège s'élève et traverse à pas lents les rues de la ville.

Une Bravade en mai, ce n'était pas assez pour les Tropéziens. Depuis 1637, ils ont aussi leur Bravade de juin.

C'était en juin 1637. Vingt et une galères espagnoles étaient venues pour surprendre la ville et les quatre vaisseaux de guerre royaux ancrés dans le port. Les espagnols faisaient très vite. Ils s'avançaient, suivant les auteurs, plus de trois heures ou même tout le jour. Mais, finalement, l'ennemi vaincu, prit honteusement la fuite après avoir subi de lourdes pertes. Pour les vainqueurs, ce fut une

grande explosion de joie devant cette victoire. Et, bientôt, le Conseil de la ville décidait qu'à l'avenir, pour célébrer l'anniversaire de cette délivrance et remercier de son aide le Souverain Dieu, on ferait une procession générale en action de grâces, et cela chaque année. C'était la première Bravade, la plus dite « des Espagnols » où se retrouvent comme en mai les clairons, les tambours, les sautes, les sautes de tromblons.

L'aspect de la ville de Saint-Tropez a bien changé ces dernières années. L'ère surtout, la toute romanesque et souvent farfelue des vacanciers s'y pressés dans un bruit de moteurs et une odeur caractéristique de crèmes solaires.

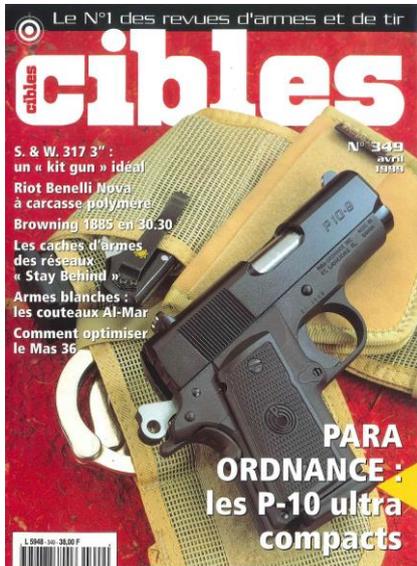
Sans doute la description qu'on faisait un petit guide, au début du siècle, nous semblerait-elle bien dépassée.

Sur cette côte privilégiée qui s'étend de Toulon à Nice, entre Hyères et Cannes et comme, il y a une petite ville ignorée, charmante et coquette, qui baigne les pieds de ses blanches maisons dans les flots d'un des plus beaux profils de montagne, auquel elle donne son nom, c'est Saint-Tropez... En fait, cette description est vraiment surannée ? Les Tropéziens qui ont su, malgré, se défendre des invasions espagnoles savent aussi se défendre contre le trop grand développement d'étrangers. Saint-Tropez, ville à la mode, garde aussi intactes ses traditions et surtout bien sûr, celle de ses Bravades !

Georgette TREMELLAT.

## XII. CIBLES

(n°349 – avril 1999)



Ce périodique est une des plus importantes sources d'information pour les tireurs sportifs, collectionneurs, chasseurs et professionnels de la sécurité.

Edité par CREPIN LEBLOND, le magazine a été créé en 1970 pour concurrencer le titre emblématique de cette catégorie « LA GAZETTE DES ARMES ».

Afin de drainer le plus possible de lecteurs ces titres n'hésitent pas à étendre leur contenu rédactionnel aux aspects historiques et sociétaux du moment où ils sont en rapport avec les armes. Les rédacteurs ne cachant pas leur démarche militante pour une responsabilisation des utilisateurs d'armes s'opposant ainsi au durcissement à outrance de la réglementation encadrant cette activité.

Le rédacteur de l'article Didier BIANCHI\* n'a donc pas boudé son plaisir en constatant la concentration et le tir à l'unisson de quelques centaines d'armes à feu en ville à l'occasion de la bravade de 1998. (JP ANDRE Capitaine de Ville)

Le chapeau de l'article oriente le point de vue technique de l'affaire en détaillant les catégories d'armes utilisées et en annonçant les kilos de poudre consommés 400 kg, alors que l'article de l'ILLUSTRATION un siècle auparavant faisait état de 500 kg et celui de J2 JEUNES n'en mentionnait que 300. Le texte illustré de quatre pages, comme souvent, oppose la réputation de la ville et la manifestation traditionnelle, les éléments historiques et légendaires sont donnés dans leurs acceptations communes avec des précisions complémentaires sur la coutume ancestrale de la charge de Capitaine de Ville. Les rituels de la petite et la grande bravade sont décrits avec, en évidence les effets spectaculaires, auditifs, olfactifs, visuel ainsi que le ressenti des ondes de choc « A la satisfaction générale des Tropéziens et à l'affolement des touristes de passage... »





Sur le quai du vieux port de Saint-Tropez, les bravadeurs, au pas cadencé, au son des fifres et tambours se dirigent en bon ordre vers la statue de Suffren, auquel ils vont rendre un hommage tonitruant !

# La bravade de Saint-Tropez

**Chaque année depuis des siècles, les 16 et 17 mai, la cité balnéaire honore son saint patron et commémore la tradition de la Milice dirigée par un Capitaine de Ville. Près de deux cents bravadeurs se déplacent en cortège, lourdement armés de tromblons, de mousquets et autres fusils anciens. En deux jours à peine, près de 400 kg de poudre noire sont brûlés !**

**P**armi les petites villes de la côte d'azur, il en est une qui peut justement s'enorgueillir d'être connue du monde entier. Cette charmante cité n'est autre que Saint-Tropez (curieusement, les "Parisiens" prononcent souvent le Z final !). Depuis près d'un demi-siècle, l'endroit est devenu le rendez-vous de la "jet set", du gotha, du "gratin" : en un mot, la ville des stars où il faut impérativement être vu et photographié à un moment ou à un autre de l'été, pour asseoir

son statut de notable planétaire. Demeures pharaoniques et yachts aux allures de paquebots transatlantiques sont là pour en attester !

M. Marius Astezan, l'un des "piliers" de la bravade de Saint-Tropez, nous présente ici son tromblon personnel : une superbe pièce datant du milieu du siècle dernier.



Pendant toute la belle saison, il faut bien admettre que la vie à Saint-Tropez a quelque chose d'artificiel pour ne pas dire de franchement surréaliste, la devise des estivants qui envahissent la ville semblant se résumer en un seul mot : excès !

Tout ceci est bien, objecterez-vous, mais nous le savions déjà et puis, quel rapport avec notre passion commune : celle des armes à feu ? Eh bien, cette relation existe et elle est bien plus étroite qu'on ne le croit habituellement.

Entre les Tropéziens et les armes, c'est une véritable histoire d'amour qui dure depuis plusieurs centaines d'années et que rien ne semble pouvoir remettre en cause. Il faut dire que les ancêtres de nos bravadeurs actuels leur doivent beaucoup. Sans elles, la ville aurait été rayée de la carte bien des siècles avant que "BB" ne la "découvre" !

L'amateur d'arme sera intéressé par les illustrations de quelques tromblons dont celui du Cépoun, et la mention comme quoi l'armement est de bonne qualité, « *propre à faire pâlir d'envie le collectionneur averti* ». La technique de chargement à partir d'une cartouche déchirée avec les dents est aussi mentionnée : « *ainsi, après une décharge générale, d'innombrables petits morceaux de papier mêlés à la fumée retombent sur l'assistance abasourdie* ».



Les tromblons sont en acier ou en laiton. Certains sont des originaux, d'autres sont des répliques modernes réalisées à l'identique.

Les puristes et pointilleux resteront néanmoins sur leur faim concernant les armes dotant les bravadeurs en effet hormis l'indication de quelques modèles règlementaires des années 1840, des répliques italiennes et espagnoles et qu'aucune arme à silex n'est utilisée, on trouve assez peu d'indications propres à satisfaire le curieux avisé.

L'aspect spectaculaire est mis en avant au détriment des considérations techniques sur lesquels le journaliste manque de rigueur, comme le montre son appréciation de la charge détonante de 2 à 4 grammes de poudre (qui sont loin d'être suffisants pour remplir le tube d'aspirine règlementaire\*\* ndlr.)

*L'auteur tient à remercier M. Marius Astezan, ancien Capitaine de ville et responsable de l'organisation des bravades de Saint-Tropez pour la gentillesse de son accueil et les précieuses informations qu'il a bien voulu lui communiquer.*

L'auteur prend la peine de remercier le Cépoun Marius ASTEZAN, qui a sans doute contrôlé sérieusement le contenu de l'article, en conséquence le texte ne comporte pas d'erreur historique ou d'interprétation approximative et ainsi dans sa forme journalistique devient très proche de l'article de l'ILLUSTRATION paru cent ans auparavant à quelques jours près.

*\*Qui peut-être par manque de culture dans la presse spécialisée omet de faire référence au fameux magazine précurseur du genre « Le Tromblon » où JR CLERGEAU a rendu hommage dans le numéro 1 aux tropéziens et à leur bravade.*

*\*\*Etalon de mesure, qui comme chaque bravadeur le sait, varie selon la date de fabrication du fameux médicament.*



## UNE BRAVADE EN 1895

Article de la presse régionale

Ce sont 3 feuillets jaunis pliés en deux cela forme une petite gazette intitulée PETITES ANNALES DE PROVENCE. Ce numéro 57 date du **20 mai 1895**, paraissant tous les dimanches c'est donc la deuxième année de parution. La feuille de choux n'aura, semble-t-il pas un grand avenir parce qu'il n'y a pas trace de parution au-delà du 65<sup>e</sup> numéro.

Le secrétaire de rédaction et initiateur du projet est Antonin PALLIES il s'est entouré d'auteurs et journalistes locaux, romanciers, érudits, connaissant l'histoire, l'art culinaire, le provençal, et tous amoureux de leur région pour la décrire au cœur sa géographie, ses coutumes, ses recettes. D'ailleurs dans ce numéro paraît un article de fond sur la commune du ROVE, ainsi qu'une réédition du premier roman de Jean AICARD « Le roi de Camargue ».

Enfin un article signé L.HENSELING<sup>1</sup> nous parle de ce qui intéresse tous bons tropéziens dans une chronique dédiées aux vieilles coutumes de Provence « **La Procession et les Bravades de Saint Tropez** ».

Après une assez longue introduction en forme de description de son voyage en chemin de fer depuis Toulon , dont les paysages lui parurent dignes d'intérêt : Hyères, La Londe, Le Lavandou, puis La Foux et le tramway poussif de Saint-Tropez beaucoup moins confortable que le train.

Le journaliste qui se qualifie lui-même de « reporter » est muni d'un instantané, et on regrette que la publication n'insère pas de photos, malgré tout le texte est très détaillé et les amateurs trouveront leur compte sur la description d'une bravade à la veille du XXe siècle.

On apprend ici qu'Alexandre AUBIN capitaine de Ville cette année-là est notaire, que le Major son fils est avocat de profession.

La bravade commence suivant le cérémonial immuable de la remise de la pique et du drapeau, tous les corps de bravades sont là marins, mousquetaires, ainsi que celui aujourd'hui disparus des hussards, ils sont, semble-il à pieds pour la petite bravade, et à cheval pour la grande, mais aussi qu'il existait à l'époque en tête de la bravade des sapeurs à bonnets à poil... Ce fait est à souligner parce qu'il n'existe pas de représentation de ces personnages à la fin du IXe et dans les années

<sup>1</sup> Louis HENSELING 1867 - 1955 dont VAR MATIN le 18 mars 2008 dit : « Louis Henseling fut un honnête homme de la première moitié du XXe siècle, considéré comme le pionnier du tourisme varois. » il a été Conservateur à la bibliothèque municipale de Toulon. Journaliste au "Petit Var". - Historien du Var et fondateur des amis du vieux Toulon en 1912, il a publié jusqu'en 1948. Il a une rue à son nom à Toulon

1900 /1910 , on sait seulement par Lally et Condroyer dans leur Guide de la Bravade que des sapeurs coupaient une poutre sur le pont situé à l'extrémité de la rue Allard pour que le corps de bravade puisse le franchir, la coutume ayant été supprimée en 1863 donc bien antérieurement à ce reportage. Par ailleurs il est attesté par des photos que les sapeurs ont fait une réapparition vers les années 20 pour être totalement abolis après la seconde guerre.

Pour cette bravade 1895 le tambour-major est « colossal » il est coiffé d'un bonnet à poil surmonté d'un gigantesque plumet et dirige la clique habillée de vareuses bleues à brandebourg orange, identique à celle des porteurs de Saint dans les années 50 ou celles des convoyeur de poudre de nos jours. Mais en 1895 les porteurs de la châsse de Saint-Tropez font partie du clergé ou d'une congrégation ils sont vêtus d'une robe blanche et coiffé d'une calotte pourpre. (*voir photo article L'illustration*)

On apprend aussi que le 17 mai à 13h avait lieu un rassemblement armé des bravadeurs et de leur « valet » sur la place des Lices, ce qui donne lieu à de nombreux tirs, ce fait est remarquable puisque le « Guide de la Bravade » n'en parle pas, il mentionne seulement que la procession a remplacé à partir de 1845 une « bravade de midi » qui se tenait à la sortie de la messe et qu'à 14h. Seuls sur la place des Lices, se déroulaient les divers jeux au programme des réjouissances. Le rassemblement armé que notre « reporter » relate semble avoir été un phénomène officieux qui s'est installé à cette époque et qui n'a pas survécu.

A part ces quelques différences, la bravade suit un cours qui nous est familier jusqu'à la rentrée du Saint. Notre journaliste retrouve sa chambre de l'Hôtel Continental (Emplacement du crédit Agricole sur le port) atteint d'un épisode d'acouphène. Il se réveille trop tard pour suivre les bravadeurs à Sainte Anne. Enchanté, il quitte donc Saint-Tropez le 18 mai 1895 par le train de 10h15, les oreilles encore bourdonnantes.

*Ambiances de bravades à la fin du XIXe siècle. Et l'hôtel Continental en 1896*



## La Procession et les Bravades de St-Tropez.

Aller à Saint-Tropez n'est pas si facile, chose qu'on le croit. J'en ai fait jeudi dernier l'expérience ; jusqu'à Hyères, tout va bien, le P.-L.-M. offrant à ses voyageurs beaucoup de confortable dans ses voitures et un service fort commode. Je n'en dirai pas autant du chemin de fer du Sud dont les locomotives asthmatiques, remorquent, avec une noble lenteur — et des haltes aussi nombreuses qu'inutiles — des wagons fort jolis, mais incommodes à l'excès.

Je dois, à la vérité, de dire que le voyageur émerveillé par la féerie du paysage traversé oublie bien vite tous ces inconvénients ; quels sites enchanteurs.

C'est d'abord Hyères étalant au flanc de sa colline, aux remparts crénelés, aux vieilles tours en ruine, ses coquettes villas émergeant du milieu des palmiers, puis, à perte vue, les vergers cultivés avec un soin nouveau, plantes maraichères et arbres fruitiers ; les vastes étangs des salins d'Hyères avec, au mouillage, les vaisseaux écoles aux flancs rayés de blanc et de noir et au loin les îles d'Hyères se profilant sur l'horizon clair.

Après la Londe et ses cités ouvrières,

on est en plein bois : chênes, arbousiers et pins et toute une luxuriante végétation d'asphodèles à la haute tige fleurie, de mignonnes orchidées, de bruyères et de fougères mêlées aux genêts épineux piquant... la verdure de leurs mille fleurs d'or.

Le Lavandou assied au bord des flots son pittoresque village de pêcheurs et Cavalière étale, le long de ses calanques, d'immenses champs de roses.

Les sites pittoresques se succèdent — lentement peut être au gré du voyageur, trop vite au gré du touriste — ; voici le Dattier, Cavalaire, la Croix et Gassin perché sur sa colline ; il faudrait un volume pour dire tout le charme des sites entrevus.

A la Foux on quitte le S. F. pour prendre le tramway de Saint-Tropez ; le golfe de Grimaud s'offre aux regards du voyageur avec les grands pins-parasols grands parmi les sables de l'hippodrome et le gigantesque pin de Bertaud, légendaire par ses dimensions.

Saint-Tropez ! enfin j'y suis, après cinq heures de chemin de fer ! le temps de retenir une chambre à l'hôtel Continental envahi, et en route, reporter, mon ami !

Le mistral souffle en tempête, les torpilleurs venus pour les régates dansent sur les flots du quai et les vagues viennent battre le piédestal du bailli de Suffren dont la belle statue vert-de-grisée, due au ciseau du sculpteur toulonnais M. Montagne, se dresse impassible sur le port.

Je me hâte vers l'Hôtel de Ville et m'installe sur le perron de la Société de secours mutuels de Saint-Joseph dont tout d'abord j'admire la belle porte avec son chambranle sculpté d'un seul morceau, œuvre des Malgaches ; mais voici que la cérémonie va commencer, attention, mon instantané est braqué.

M. le notaire Aubin, nommé dès le lundi de Pâques, capitaine de ville ; puis le Conseil municipal arrive, suivi de son major, M. J. Aubin, avocat, son fils. Tous deux portent un costume qui se rapproche fort de la grande tenue de nos officiers de marine, avec bicorne empanaché et l'épée au côté ; ils sont escortés par les divers corps de la bravade ; mousquetaires en uniforme des soldats de la 1<sup>re</sup> République, marins, hussards, sapeurs à bonnet à poil gigantesque, etc.

A ce moment le coup d'œil de la place où grouillent tous ces vieux uniformes est des plus curieux. Le maire, ceint de son écharpe, sort de l'Hôtel de Ville, il porte la pique de commandement qu'il remet au major après que celui-ci a fait battre aux champs et a salué de son épée.

Le capitaine reçoit la pique des mains de son major et, s'avançant à son tour, exécute face au maire le salut de la pique tandis que les corps de bravade déchargent ensemble leurs tromblons, leurs mousquets et leurs fusils en une formidable salve.

La remise du drapeau a lieu avec un cérémonial identique, puis le clergé vient processionnellement bénir les armes, et on va prendre le saint à l'église pour le promener solennellement à travers la ville parmi les bruyantes salves de mousquetterie ; saint Tropez est entouré de ses gardes-Saint dont le kolbach noir et rouge porte son image en guise de plaque.

Tandis que se déroule la procession j'avise dans la rue, des croix en papiers collées sur les vitres. Un indigène qui je demande la signification de ces croix me répond qu'elles sont mises là afin d'amortir les vibrations occasionnées par les salves de mousquetterie et d'empêcher ainsi le bris des vitres.

J'en profite pour interviewer ce brave tropézien sur l'origine de cette fête et il me fournit fort obligeamment les renseignements suivants que je transcris à mesure sur mon carnet.

Saint-Tropez — l'*Héracléa-Caccabaria* des Romains — fut longtemps, par sa situation en butte à la convoitise des Sarrazins du Fraxinet qui furent toujours repoussés, mais, lassés de ces continuels alertes, les Tropéziens finirent par désertant la cité que le grand sénéchal Jean Cosse repeupla en 1470 en y appelant soixante famille génoises à qui il fit accorder une certaine indépendance à la condition qu'ils se défendraient eux-mêmes. Les nouveaux habitants organisèrent en effet si bien la défense que Sarrazins, Maures, Ligueurs, Espagnols et Anglais se virent tour à tour repoussés avec perte et la liste serait longue des attaques avortées et des combats soutenus tant sur terre que sur mer.

Lorsque sous Louis XIV furent créées les premières armées permanentes, Saint-Tropez reçut une garnison et les habitants désormais exemptés de tout service, résolurent de reprendre les armes une fois par an en l'honneur du saint patron de la ville et c'est pour cela que depuis 337 ans, chaque année les 16, 17 et 18 mai, le capitaine de ville dont le poste fut créé par le conseil de la communauté, le 24 juin 1558, prend le commandement des corps de bravade.

Mais tandis que j'écoute mon aimable interlocuteur, la fusillade se continue malgré que la nuit soit tombée ; le vent souffle toujours ; sur les Lices la fête bat son plein, on danse et je m'en vais goûter quelques repos.

Vendredi matin je me suis éveillé par des airs militaires ; je mets le nez à la fenêtre et je vois passer sur le quai un colossal tambour-major au bonnet à poil surmonté d'un gigantesque plumet ; il est suivi de tambours et de fifres en costume bleu à brandebourgs orange : c'est le réveil des troupes de la Bravade.

En hâte je m'habille et me rends à l'Eglise où va avoir lieu la messe des Mousquetaires. La foule commence à arriver, nombreuse et bruyante — ô combien — en ses habits de fête.

De chaque côté de l'entrée : les lustres et statues des saints patrons ; à gauche Saint-Tropez casqué d'or, sous un dôme doré.

Je visite les nefs latérales où de fort curieux confessionnaux remarquablement sculptés, dans la niche du saint, deux épaulettes de capitaine ! Bientôt l'église est pleine. A 8 h. 30, une musique militaire retentit : c'est le cortège qui arrive et pénètre dans l'église.

Sapeurs, tambour-major, tambours et fifres, le maire de St-Tropez et les autorités, le capitaine de la ville et son état-

major, tous les corps de bravade, sabre au clair, la musique, les drapeaux, etc.

Debout devant l'autel le tambour-major fait exécuter les airs traditionnels tandis que un à un, les bravardeurs défilent devant le Saint qu'entourent ses gardes ; tous saluent, de l'épée ou du sabre, baissent le saint et reçoivent d'une jeune fille de blanc vêtu le bouquet dont ils ornent la pointe de leur arme, puis la messe terminée la procession quitte l'église et parcourt la ville en un pittoresque défilé de corporations et de congrégations portant leurs saints.

Vêtus de robes blanches, coiffés de la calotte pourpre quatre hommes portent le buste de St-Tropez : le clergé suit en dalmatiques de velours grenat rehaussé d'or et ce n'est que vers midi que la procession prend fin.

Dès 1 heure, sur les Lices, les bravardeurs en armes commencent à arriver, cartouchière à la ceinture ; chaque homme, armé d'un tromblon, est suivi de son valet portant la poudre et le tromblon de rechange : les détonations déchirent l'air, cependant que la foule se presse autour sous les allées ombreuses, puis, à 4 heures, on se rend de nouveau devant l'Hôtel de Ville où le cortège se reforme ; les hussards sont à cheval !

En grande pompe, on va chercher le saint à l'église et la bravade commence, se déroulant lentement à travers la ville avec des stations d'une heure et plus devant la mairie, sur le quai, etc., et c'est jusques bien avant dans la nuit une assourdissante fusillade. Un nuage de fumée couvre la ville, le pavé et les murs des maisons sont noirs de poudre ; le coup d'œil des rues, illuminées par la fauve lueur des coups de feu, est des plus étranges. Puis, la bravade terminée — à regret, — la Pique et le drapeau sont rendus avec le même cérémonial que la veille, le saint rentre dans l'église et moi je rentre... à l'hôtel où je vais goûter quelque repos, mais je demeure longtemps avant de m'endormir, les oreilles me sifflent, et le lendemain lorsque je m'éveille le soleil entre dans ma chambre, les palmiers du jardin balancent mollement leurs têtes, le mistral ne cesse, et il y a belle lurette que les bravardeurs sont partis pour l'ermitage de Sainte-Anne où est célébrée une messe d'actions de grâce. Ma foi, il est tard, je prends un parti, celui de partir ; justement, le tramway va se mettre en route, il est 10 h. 15. Je quitte Saint-Tropez enchanté de mon trop court séjour dans cette coquette ville et emportant dans mes oreilles un bourdonnant souvenir de la bruyante fête des 16, 17 et 18 mai 1895.

L. HENSELING.